

5 cts. — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 49
MONTREAL, 8 MAI 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

RETOUR DU PRINTEMPS



HEUREUX COUPLE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 8 MAI 1897

PRÉCAUTION UTILE



Le jeune Galanghan.—Dis, père. Pourquoi donc gardes-tu cette grosse cloche dans ton lit? Est-ce pour te tenir chaud?

Galanghan Senior.—Je ne comprends pas, Mick, que tu fasses à ton père des questions aussi bêtes que ça. Ne t'ais-je pas dit, à souper, qu'il fallait que je m'éveille à quatre heures demain matin?

BOUQUET DE PENSÉES

CONTRE LA GUERRE

(Suite et fin)

On tranche les différends de deux manières: par la raison et par la force; l'une appartient à l'homme, l'autre aux bêtes; et l'on ne doit recourir à la force que dans l'impossibilité d'employer la raison.

CICÉRON.

x

Quoi! partout la fureur! Quoi! partout le frisson,
Le deuil, des bras sanglants et des fosses creusées!
Quoi! troubler le soleil glorieux, les rosées,
Les parfums, les clartés, le mois de mai si beau.
Les fleurs, par l'ouverture affreuse du tombeau!
Ah! fussiez-vous vainqueurs, qu'est-ce que la victoire?
Vous aurez le cœur froid, vous aurez l'âme noire.
A la fraternité rien ne peut suppléer!
Ah! réfléchissez. Dieu vous créa pour créer,
Pour aimer, pour avoir des enfants et des femmes,
Pour ajouter sans cesse à vos foyers des flammes,
Pour voir croître à vos pieds des fils nombreux et forts,
Pour faire des vivants; et vous faites des morts!
Vous qui passez, pourquoi haïr celui qui passe?
Accordez-vous les uns aux autres votre grâce!

VICTOR HUGO.

x

...C'est l'usurpation de l'autrui, et la convoitise du commun, qui a amené l'injustice, la noise et la guerre au monde...

Le gentil historien Hérodote montre que le plus bel acte et le plus grand que firent onques les Grecs, à savoir la guerre de Troie, a été une sottise comme entreprise pour une méchante femme.

PLUTARQUE.

x

On punit les meurtres que les particuliers commettent. Et que dira-t-on des guerres et de ces massacres que nous appelons glorieux parce qu'ils détruisent des nations entières? On commet des crimes en vertu de *sénatus consultes*.

L'amour des conquêtes est une folie, les conquérants sont des fléaux non moins funestes à l'humanité que les déluges et les tremblements de terre.

...Alexandre, brigand dès l'enfance, destructeur des nations, estimait comme souverain bien d'être la terreur des hommes.

SÉNÈQUE.

IL NE LES CONNAISSAIT PAS

Le vicaire (qui fait la leçon aux enfants).—Oui, mes amis, il faut absolument que vous aimiez vos voisins comme vous-même.

Le petit Auguste.—Bien facile à dire, ça; mais vous ne connaissez pas nos voisins.

PAS SANGUINAIRE

Le docteur.—Il faut absolument que vous abandonniez l'usage des boissons fortes: plus de gin, plus de rhum, plus de whiskey, plus de brandy.

Le patient (éploré).—Mais quoi donc boirai-je, alors, Mr le docteur.

Le docteur.—Buvez du lait; il contient tous les éléments du sang.

Le patient.—Mais c'est que je n'ai aucunement soif de sang!

FRANCHISE

La maman.—Eh bien, Bidou, as-tu dit tes prières, hier au soir, comme un bon petit garçon?

Bidou (pleurnichant).—Non, maman; le les ai dites comme un mauvais petit garçon.

SITUATION GÉNANTE

La grande sœur.—Louiset, si tu étais bien gentil, tu irais chercher un verre d'eau fraîche pour monsieur Jolicœur.

Mr Jolicœur.—Oui, mon garçon, car j'ai bien soif; tiens, voilà dix cents pour ta peine.

Le petit Louiset (empochant les dix cents).—Merci bien, monsieur Jolicœur; j'irai vous le chercher quand maman sera revenue, car elle m'a bien recommandé de ne pas vous quitter une minute, jusqu'à ce qu'elle revienne.

UNE PETITE CHANCE

Le vieux voisin.—Bonté du ciel, mon cher voisin, est-ce bien vous qui revenez à Montréal après une aussi longue absence?

Mr Sceptique.—C'est moi.

Le vieux voisin.—Ne savez-vous pas que, vous croyant mort, madame Sceptique s'est remariée?

Mr Sceptique.—C'est bien ça qui m'a déterminé à revenir ici. Maintenant j'ai une petite chance de vivre en paix.

VENGEANCE

Guibollard.—J'ai souvent pensé à ce jeune monsieur Bissinant qui s'amusait toujours à ennuyer mademoiselle L'Inflamme à propos de ses cheveux rouges. A-t-elle jamais tiré vengeance de lui?

Louistic.—Terrible, mon cher: elle l'a épousé!

CES BONNES AMIES

Albertine.—Bernadette se figure que tous les garçons doivent tomber amoureux d'elle.

Juliette.—Ah, la malheureuse; c'est le contraire qui arrive.

MIEUX ENCORE

Oscar.—Si j'étais loin, bien loin, Bernadette, m'aimerais-tu autant?

Bernadette.—Quelle question, Oscar! Je suis certaine, moi, que plus loin tu serais, mieux encore je t'aimerais.

PAS DE DIFFÉRENCE

Boireau.—Je voudrais avoir une livre de thé, du meilleur.

Le marchand.—Noir ou vert?

Boireau.—Ça ne fait pas de différence: ma maîtresse est aveugle.

DEVINETTE



—Voici un petit garçon qui va se faire mettre en prison, car le gardien du square arrive.

UN COUP PHÉNOMÉNAL



I

Le professeur X... qui est venu cette semaine au Royal n'avait récolté que de maigres applaudissements quand il avait soulevé, à bras tendu, un quart de lager.



II

Pas beaucoup plus quand il l'avait mis en parfait équilibre sur son front, le balançant de droite à gauche en exécutant des danses variées.



III

Furieux, il saisit la canelle entre ses dents et d'un vigoureux rétablissement il le souleva à cou tendu...



IV

...puis commença à en boire le contenu, sans arrêt, à la plus grande joie du public, enfin décidé, et à sa satisfaction personnelle.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DXIII

ENTREE DE MASQUES

Du palais du doge à la place
Saint-Marc, effleurant le sol
De sa mule, et sur sa trace
Trainant le sage et le fol,

Dorimène se promène
En jouant de l'éventail,
Et Géronte à l'inhumaine
Sert d'ombre et d'épouvantail.

Cruelle et d'humeur fantasque,
Au pauvre Arlequin quinaud
Elle veut ôter son masque
Pour l'essayer à Pierrot.

Voulant admirer la nuque
De son tuteur ahuri,
Elle enlève sa perruque
Et la met à son mari.

En vain clame Sganarelle !
A l'époux récalcitrant.
Elle fait chercher querelle
Par Pasquin, bleu soupirant.

A son maître de mandore
Elle offre un air de tambours
Et préfère à Matamore
Pantalon, faiseur de tours.

Elle est méchante, un peu folle,
Féconde en traits médisants,
Et tout Venise en raffole :
Car Dorimène a seize ans.

JEAN LORRAIN.

INSTANTANÉS

XXXIII
TORNADO

Subitement, à l'ouest, le firmament s'est obscurci.

PAS SURPRISE



Bébé Dixneufcents. — Je suis née sans vêtements, n'est-ce pas, maman ?
La maman. — Oui, mon enfant.
Bébé Dixneufcents. — Je ne suis pas surprise, alors, d'avoir attrapé un si mauvais rhume.

Un voile bistré, à reflets de cuivre, s'étend sur la mer, gagne de proche en proche, dévorant l'azur du ciel ou plutôt l'engloutissant, tant est prompt la marche de cette ombre sinistre à la surface des eaux.

Ce qui se prépare, c'est l'effrayant cataclysme, terreur des marins, si fréquent dans ces parages.

C'est le tornado qui s'avance. Il accourt, se précipite sur nous avec la prodigieuse vitesse d'un train éclair et, à mesure qu'il s'approche, la mer, sous l'énorme pression atmosphérique qu'il détermine, se déprime par places, se gonflant plus loin en lames monstrueuses. La nappe immense de l'océan semble une infernale chaudière où les vagues bouillonnent, clapotent, surgissant de toute part, sous l'impulsion grandissante du vent. Les rafales se succèdent avec une croissante vitesse ; le ciel, envahi par les sombres nuées, après une teinte indécise et

terne, plus sombre d'instant en instant.

A l'occident, par une sorte de tache circulaire, lugubre comme une échappée de l'Enfer, se répandent, obliquement, quelques rayons d'un soleil sinistre. Et les vagues, gonflées en montagnes, se hérissent d'une écume livide, se lèvent et s'éroulent sur place, mais de plus en plus furieuses et terribles.

Le phénomène est actuellement dans toute sa force ; il arrive, creusant son effroyable cuvette dans laquelle nous sentons que nous allons être précipités, et, aussi loin que s'étend la vue, dans le cercle immense de l'horizon, ce ne sont que vagues soulevées et hurlantes. Une ébullition monstrueuse gonfle la nappe, la crève en formidables extumescences, dans une atmosphère au sein de laquelle on ne respire plus. A ce moment, le navire qui nous porte, saisi par l'invisible main, semblant fouiller l'océan en délire, tantôt s'élève au sommet d'une

vague, bondissant au-dessus des abîmes noirs, tapissés d'épouvantements ; tantôt, abandonné par la lame, s'engloutit en les profondeurs béantes d'un gouffre dont les sinistres parois se rejoignent au dessus de lui. Il subit, de tous les côtés à la fois, emporté qu'il est par la suction du tourbillon, une formidable pression sous laquelle craquent les bordages et qui semble arracher, à sa carène désemparée, d'effrayants sang'ots de détresse.

Le bout-dehors et le foc, tels une plume légère, viennent d'être emportés par la rafale, et le grand mât est rasé d'un seul coup comme un arbre jeté bas par la cognée du bucheron.

Et, pendant trois mortelles heures, notre malheureux esquif roulé, tangué, porté à la crête des vagues ou enseveli sous l'éroulement des avalanches liquides, est le jouet de cette formidable manifestation des forces de la nature jusqu'à l'instant béni où, saisi par une étreinte suprême, échappant, par la tangente, à la terrible et centrifuge force du cyclone, il double le promontoire.

La force du vent est alors rompue ; poussé par une dernière impulsion, le navire s'échoue rudement, mais en eau calme, sur les pointes aiguës des récifs.

Ceci se passait dans la mer des Antilles, le 26 novembre 1882.

SILVIO.

PAS COMMODE

Le docteur Distrain. — Mon cher monsieur je ne vous trouve pas bien, si vous voulez que je vous guérisse il faut absolument faire ce que je dis et suivre à la lettre mes prescriptions. Ainsi il vous faut absolument prendre un bain froid chaque matin.

Le patient. — Mais c'est ce que je fais, docteur.

Le docteur Distrain. — Eh bien, alors, cessez d'en prendre.

Brossez, chaque jour, vos cheveux jusqu'à la racine et appliquez, de temps à autre, le Rénovateur des Cheveux, de Hall, et une surabondante chevelure sera maintenue dans sa couleur naturelle.



V

POUR OBLIGER



I
Monsieur Victime (à la dame qui est placée devant lui).
—Madame, si c'était un effet de votre bonté, il m'est impossible de rien voir de ce qui se passe sur la scène. Seriez-vous assez bons pour retirer votre chapeau ?



II
La beauté Circassienne. — Mais certainement, Monsieur ; je me reprocherais de vous causer la moindre peine. Et elle ôta son chapeau.

AMOUR

Femme, un jour tu m'as dit : " l'amour que je préfère,
Est l'amour du grand monde, où les amants sont beaux,
Où l'on aime en secret, au milieu du mystère,
Où dans de fiers duels, l'on bat tous ses rivaux.

J'aime le sang versé pour la femme qu'on aime,
Et les beaux coups donnés comme dans les romans,
Et l'or semé partout avec largesse extrême,
Comme les chevaliers faisaient dans l'ancien temps.

.....
Tout cela forme un cadre idéal de richesse,
Où l'amour s'embellit, plein de séduction,
Où tout se poétise, où plus douce est l'ivresse,
Où les verbes ardents ont plus de passion.

Tu disais pour finir, (ah j'ai bu tes paroles),
" Je voudrais vivre ainsi, que ce doit être heureux,
Et malgré toute fin, puisque le temps s'envole
L'on aime plus longtemps, et l'on doit aimer mieux."

.....
Lac Témiscamingue, ce 12 février 1897.

Trois Jours de Carnaval a Nice

(Pour le SAMEDI)

Pâques ! les cloches égayées sonnent le retour du printemps et ses joies du Carnaval ! C'est le renouveau du plaisir et de la nature à la fois. Il me sera donc permis, en attendant cette heure d'allégresse, de rappeler les heures de plaisir passées dans un pays où le printemps n'attend pas, pour venir tout embellir, l'appel des cloches de Pâques.

C'est le dimanche gras qu'ont commencé ces réjouissances auxquelles j'eus le plaisir de prendre part. Dès le matin, dès la veille même, une animation extraordinaire régnait dans les grandes rues de Nice, pourtant toujours agitées. L'Avenue de la Gare, la place Masséna, et tous les principaux endroits de la ville, étaient pavoisés de fleurs et de drapeaux. Les costumes prenaient déjà des tons plus riants, et chacun avait l'air joyeux, en songeant aux plaisirs que réservait l'après dîner.

De midi à une heure, au contraire, c'est presque un calme plat. Tout au plus voit-on quelques futurs batailleurs en retard entrer dans les magasins pour acheter des costumes ou des masques. Seuls les marchands de confettis, en prévision de la fête prochaine, dressent, aux coins des rues, leurs simples étalages.

A une heure, la scène change d'aspect. Ce sont des masses de gens qui se promènent dans les accoutrements les plus étranges : Pierrots, Arlequins, Colombines, Chaperons Rouges, sans parler des costumes fantaisistes qui prennent toutes les formes et toutes les couleurs. Les gens sages eux mêmes font une demi-concession à la folie et se revêtent d'un long manteau gris ardoise. Tous ces gens-là ont un sac, un masque, une pelle, et font d'avance une bonne provision de confettis en plâtre, ou simplement en papier de couleur, pour ceux qui n'aiment pas à voir souffrir leur prochain, même quand il s'y expose volontairement.

Une heure trois-quarts. Le moment approche où il ne sera plus prudent de se montrer dans la rue le visage découvert. Aussi chacun se coiffe de son masque qui a la double qualité de le protéger et de le rendre méconnaissable. Les gens à goûts simples se cachent la figure sous un domino et se recouvrent la tête d'une cage en fil de fer ; les autres se dissimulent complètement sous des figures grotesques.

Deux heures : le canon résonne. A ce signal longtemps attendu, les plus pacifiques sentent des instincts féroces s'emparer d'eux. En avant alors les confettis ! On les lance d'abord avec la pelle, puis avec la main :

les deux mains ne suffisent bientôt plus et l'on souhaiterait d'avoir pour le moment cette troisième main que l'avare de Plaute cherchait chez son domestique. C'est pendant deux heures et demie une lutte acharnée, tantôt duel, tantôt assaut héroïque de tout un camp par un ou deux individus, tantôt escarmouche ou feu de peloton, tantôt enfin véritable bataille rangée sous les ordres de Napoléons éphémères. L'habit bleu en veut à la robe rouge, le gris ardoise à une pointe de jalousie à la vue des succès du cavalier en jaune ; le vieillard déguisé ne peut pardonner au costume de son voisin de demeurer toujours neuf. Gare surtout à ceux qui s'aventurent sans protection. Leur innocence n'est pas une excuse, et leur imprudence en fait une proie facile pour les lanceurs de confettis. D'aucuns couverts de plâtre comme un apprenti sculpteur, le visage blanchi comme celui d'un boulanger, les

oreilles toutes meurtries des multiples décharges à bout portant dont elles ont été le but, vont se plaindre de la cruauté de l'espèce humaine au sergent de ville. Ce dernier cherche à ramener le pauvre homme à des sentiments de résignation, mais bientôt, lardé lui aussi à outrance, il s'accuse, nouveau Sénèque, de ne pas prêcher d'exemple, et de succomber à la tentation de s'emporter contre ses incivils assaillants.

Pendant tout ce temps défile la longue et joyeuse procession des chariots carnavalesques. Les imaginations les plus fertiles se sont réunies pour trouver du nouveau et de l'amusement, et la vue des images comiques et grotesques qui passent devant les yeux des combattants arrête, pour un instant, leur fureur ; mais bientôt, tout honteux de s'être ainsi laissés s'attarder à contempler ces spectacles pacifiques, ils retournent reprendre la lutte de plus belle.

Quatre heures et demie. Deuxième coup de canon : pour annoncer, cette fois, la fin du combat. A bas les mains tenant le con-

fetti. Plus un seul, sous peine d'amende. Mais cet amusement n'a cessé que pour faire place à un autre. C'est maintenant l'heure de la farandole ; les danseurs se forment en groupes sur la place Masséna, et tournoient follement au son d'une musique imaginaire, mais combien endiablée !

Puis, ce sont les connaissances imprévues : le danseur va chercher sa danseuse où il peut l'amener presque sans lui demander permission, et

BONS A RIEN



La dame charitable. — Pauvre homme ! N'avez-vous donc pas d'amis ?
Fleur-des-près (souponnant). — Hélas ! non, ma bonne dame. Ceux qui me restent ne sont bons à rien ; rien que des parents !

TOUT CE QU'UN HOMME PEUT SOUFFRIR



Cohen.—Mais gu'as-tu tonc, Isaac?
Isaac (s'arrachant les cheveux).—Oh, ma baufre race! Tieu t'Apraham! Ma fille m'a gouvert te honte.
Cohen.—Oui, mon baufre Isaac, ch'ai endentu tire gue da fille a ébousé un ghrétien; mais il y a te pons ghrétiens!
Isaac.—Tieu te Jacop, chaurais bu engore suborder ça, mais le trôle est l'infenteur d'un systèdme t'excindion tes incenties. Blus te feu bossiple avec ça, la ganaille!

celle-ci consent à suivre ce monsieur masqué qui, bien souvent, parle une langue qu'elle ne comprend pas, car tous les pays, toutes les nationalités se sont donné la main pour rendre, sur ce coin béni du Midi, ce jour de fête aussi agréable que possible.

Quand danseurs et danseuses épuisés doivent abandonner la partie, on se promène dans l'Avenue de la Gare, abordant les passants, leur parlant comme à de vieilles connaissances, à tel point que ceux-ci, intrigués, se demandent pendant quelque temps si l'affreux individu masqué qui leur adresse la parole n'est pas quelque vieil ami désireux de les mystifier en gardant l'incognito.

Ce petit manège dure jusqu'à ce que les jambes demandent grâce et l'estomac criant famine, l'on songe, bien à regret, à reprendre le chemin de la maison.

Le soir, redoute au Casino : le costume rouge et rose est aussi indispensable, pour se faire admettre dans la salle, que les dix francs de rigueur. C'est à qui aurait les deux couleurs de la façon la plus originale. La grande salle du Casino est pavoisée de drapeaux rouges et roses; des becs de gaz ornés de verres de mêmes couleurs mêlent leur lumière à celle des lampes électriques, et sous les palmiers, près de la fontaine, l'orchestre fait entendre ses airs les plus joyeux.

Le lundi, seconde bataille, mais bataille de fleurs cette fois. Le champ est la Promenade des Anglais, du jardin public au boulevard Gambetta. De chaque côté de la promenade on a dressé d'immenses tribunes, pour permettre aux curieux de contempler à leur aise ce poétique spectacle. De somptueux équipages défilent, complètement couverts de fleurs de toutes couleurs. De leurs sièges, de belles dames et d'élégants messieurs lancent des bouquets à la tête des passants ou des occupants des carrosses voisins, qui ne manquent pas de leur brûler la politesse. Cela devient une pluie de roses, de violettes, d'anémones et d'œillets. Vers les cinq heures, des bannières de soie et de satin sont données à ceux dont les carrosses étaient le plus élégamment et le plus artistement décorés.

Après cette troisième fatigue, on se re-

pose jusqu'au mardi après-midi. Alors reprend de plus belle la lutte aux confettis, avec les danses improvisées et les rencontres d'inconnues qui en sont le couronnement.

Le soir, un feu d'artifice jaillit de tous les points de la place de la préfecture, et les étoiles des pièces pyrotechniques se joignent à celles du ciel pour jeter une dernière lueur sur le théâtre de tant de plaisirs. Après quoi l'on brûle solennellement, sur la place publique, le bonhomme grotesque qui symbolisait le Carnaval. C'est le commencement de la fin; ensuite, les plus intrépides vont au bal de l'Opéra, oublier dans le tourbillon de la valse, le tourbillon du temps qui emporte ces joies de folle gaieté avec la même rapidité que les autres.

Naples, (mi carême), 25 mars 1897.

EDOUARD SURVEYER

SES SOUHAITS

Le barbier (qui met la dernière touche à une coupe de cheveux).—Et maintenant que désirez-vous avoir sur votre tête, monsieur?
Le client (avec un gros soupir).—Un peu plus de cheveux.

IL NE POUVAIT LE DIRE

Le vieil ami.—Et êtes-vous bien sûr d'avoir encore des amis après avoir tout dépensé pour eux?
Le jeune viveur.—Je ne pourrais vous le dire. J'ai encore de l'argent.

IL NE SAVAIT PAS

Le père.—Que veux-tu parler, mon ami, tu ne connais pas la valeur de l'argent.
Le fils.—Je pense qu'il me serait assez facile de l'apprendre, si j'en avais un peu.

PRESTO

Lui.—Désirez-vous assister à mon mariage?
Elle.—Qui allez-vous donc épouser?
Lui.—Vous.

ÉTRANGE

Le commis-voyageur.—Pourriez-vous m'expliquer pourquoi un télégramme d'ici à la ville coûte 40 cents tandis que de la ville ici on ne paie que 25 cents?
Le télégraphiste.—Bien facile! Ne voyez-vous pas que, d'ici à la ville, ce ne sont que des côtes.

PLUS BESOIN

Le mari (anxieux).—J'ai bien peur, Docteur, que ma femme ne soit très grièvement malade, elle n'a pas dit un mot de la journée.
Le docteur.—Dans ce cas vous n'avez pas besoin de moi, allez chercher l'entrepreneur de pompes funèbres.

IL LA CONNAISSAIT

Mme Dusalon (à un de ses jeunes admirateurs).—Vous semblez fort expert sur les incidents de la vie de ménage. Êtes-vous donc marié, monsieur?
Le jeune admirateur (d'un air blasé).—Ah, non, mais papa l'est.

SUIVANT LE CAS



I

La maman de Freddie a un fort joli pied et porte toujours de mignonnes petites pantoufles.



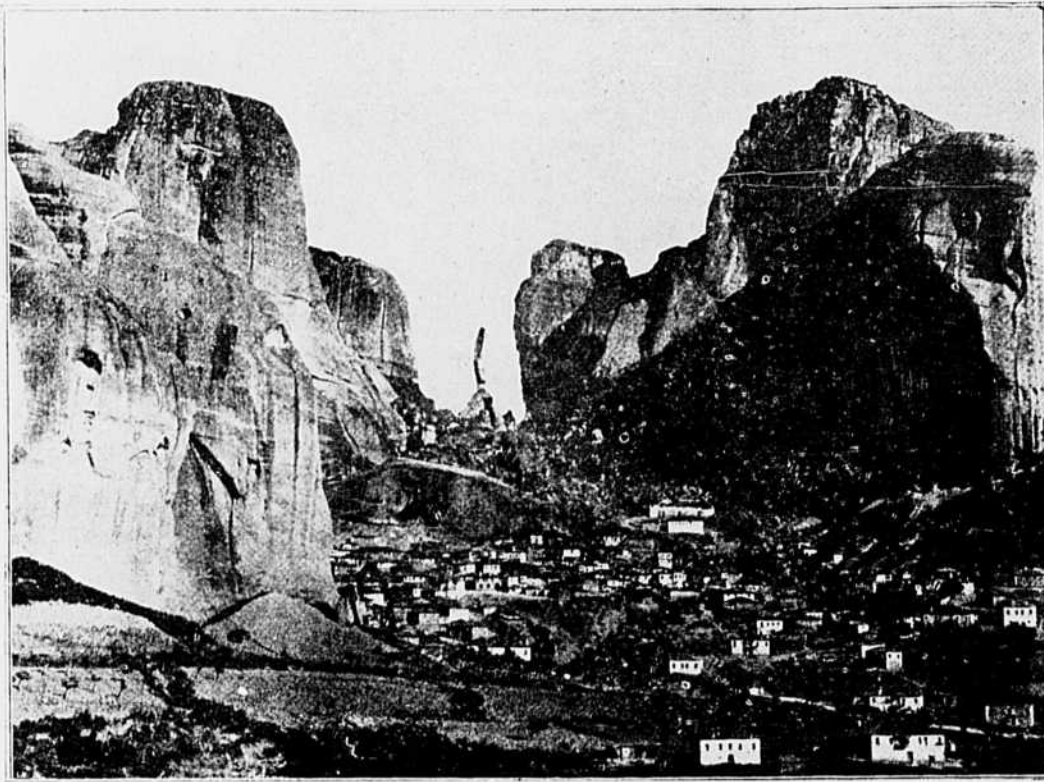
II

Pourtant, en ce moment, elles lui paraissent devoir être d'une dimension exagérée.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



KASTRAKI, SUR LA FRONTIÈRE DE THÉSSALIE.



tous les yeux sont actuellement fixés sur la frontière grecque, la situation est également fort tendue à Athènes ; il y a eu émeute sérieuse, manifestations armées et le ministre Delyanis vient de donner sa démission. Il est même très fortement question de l'abdication du roi Georges en faveur, non de son fils aîné, le prince Constantin, qui partage l'impopularité du père, mais au profit du prince Georges, son fils cadet. On parle aussi des efforts d'une puissante faction de patriotes essayant de jeter les bases d'une république à la faveur du désarroi intense causé par les récents désastres militaires. Voilà qui confirme amplement les prévisions des gens compétents et non

prévenus se doutant bien que le premier choc de l'armée turque serait fatal aux troupes grecques. Les mesures les plus graves sont donc à la veille d'être prises à Athènes et le prince Constantin, généralissime des armées grecques ou tout au moins les officiers supérieurs formant son état-major, rappelés. Leur rôle à Larissa n'a certainement pas été à la hauteur de ce qu'attendait d'eux le peuple Grec.

Il va falloir, naturellement, que les puissances, si bafouées depuis de longues semaines, non-seulement par les têtes chaudes, les révolutionnaires de tout accabit et la fougueuse jeunesse, catégories auxquelles, à la rigueur, on peut pardonner leur ardeur plus ou moins bon teint, mais encore et surtout par la nuée bourdonnante des crétiens internationaux, à longues oreilles et à courte vue, s'interposent entre le pot de fer turc et le pot de terre qui est la Grèce.

On ne peut évidemment laisser se poser la lourde botte du Turc sur les infortunés Grecs dont le plus grand, si ce n'est l'unique tort, a été d'écouter d'une oreille complaisante les conseils intéressés donnés à leur jeune ambition par les Bertrand traditionnels que vous savez et de dédaigner ceux de leurs véritables amis leur criant : Casse-cou ! Mais que de bave, mes frères, répandue par les irresponsables de tous calibres et de tous pays, sur les malheureuses puissances garantes des traités essayant de parer les coups, et particulièrement sur la France qu'il semble, dans une certaine presse, être de bon goût de toujours viser sion d'atteindre.

Tout prétexte est bon pour ces loyaux défenseurs de la "Vieille France", contre la "France Nouvelle" qui, entre nous, vaut bien l'autre. Rien qu'à Montréal, chez un confrère hebdomadaire, un de ces héros en baubruche et en chambre, "grrrand guerrier" devant l'Éternel, n'entretient-ils pas ses lecteurs à jet continu, de "la lâcheté de la France", de "la faillite de la France", des "ministres apostats de la France" ; et de Saint-Louis, et de Pierre l'Ermitte et de l'indignité de ces "Français modernes pourris et lâches" qui ne veulent pas mettre leur armée en marche pour courir sus à tous les moulins à vent. Comprend-on ces gens-là qui, jadis, ont aidé les Etats-Unis d'Amérique et d'Italie à conquérir leur indépendance, maintenu dix mille hommes de troupe pendant vingt ans et jusqu'en 1870, pour la défense du Saint Père ; qui ont, aux quatre vents du monde, fait flotter les plis du

glorieux drapeau tricolore, donné le plus pur de leur sang, le plus clair de leurs trésors pour toutes les nationalités, toutes les revendications généreuses et qui, après l'écrasement de l'année terrible, dont chacun — y compris surtout Américains et Italiens — s'est agréablement gaussé, ne veulent pas jeter dans la balance et leur armée et leurs milliards pour assurer au petit roi de Grèce un fleuron de plus à sa minuscule couronne ?

On n'a pas idée de lâches et d'égoïstes pareils, hein !

Mais laissons pour compte à leurs auteurs ce fatras de niaiseries envieuses et méchantes.

Les descendants de Périclès, pour si sympathiques qu'ils soient, ne forceront pas, nous l'espérons bien, les hommes responsables vis-à-vis de la patrie française, à sortir de la position où ils se sont si sagement cantonnés.

L'histoire se répète : En 1870 l'intérêt de la dynastie Napoléonienne primait, hélas ! celui de la patrie ; on en connaît le lamentable résultat.

En 1897, l'intérêt personnel du roi de Grèce, préférant une guerre universelle mettant le feu à l'Europe, qu'un détronement possible, une abdication probable, doit être annihilé par tous moyens.

Une campagne victorieuse de Napoléon III eut affirmé, pour dix ans, son trône chancelant.

L'annexion de la Crète refaisait une popularité à la présente dynastie grecque. Malheureusement, les Hellènes ont trop présumé, non de leurs propres forces, comme un des idiots cités plus haut semblait le croire, déclarant que le "terrible colonel Vassos tenait tête à l'Europe entière (?) " mais de la bonne foi de leurs alliés éventuels, maîtres es-arts en diversions payantes,

grands fauteurs de désordres, habiles pêcheurs en eau trouble, lesquels les ont bel et bien lâchés au tourne bride.

Il ne fallait pas être bien grand clerc pour deviner cela, pas plus que pour prédire et l'impossibilité quasi-absurde d'une lutte sur terre avec la Turquie et le moment très proche où les puissances seront priées — enfin — de s'entremettre entre vainqueurs et vaincus afin d'empêcher tout remaniement territorial et ce pour quelques années encore avant la résurrection de cette énervante et terrible question crétoise.

* * *

Inondations partout, en Europe comme en Amérique. A peine a-t-on fini d'enregistrer les terribles résultats des débordements dans un pays qu'il faut se hâter de constater ceux survenant dans un autre.

Au Canada comme aux Etats-Unis on a à déplorer la perte de vies humaines, la destruction de champs et d'habitations en grand nombre. Dans le Comté de Champlain, un pont mesurant quatre cents pieds de longueur a été emporté par la glace et un infortuné précipité à l'eau avec les débris du pont et noyé sans qu'il fut aucunement possible de le secourir.

Quand au Mississippi, sur plus de cent lieues de long et quinze de large, ses rives fertiles disparaissent sous les eaux tumultueuses, amoncelant les désastres matériels et aussi des pertes de vies.



GUNNISON, MISSISSIPPI, DURANT L'INONDATION.



I. JOE ET SON MAITRE.



II. PRENANT DES FORCES.



III. LA DIVE BOUTEILLE.



IV. EN BICYCLETTE.

A l'heure actuelle, une grande partie des digues construites pour mettre les riverains à l'abri des inondations, ont été emportées et l'élément liquide atteint une hauteur inconnue jusqu'à ce jour.

A la Nouvelle-Orléans même, on n'est pas sans inquiétude et des équipes nombreuses de travailleurs sont occupées au consolidement des levées ayant jusqu'à présent résisté à la terrible poussée des eaux.

Tous ceux qui ont voyagé sur les rives enchantées du Mississipi, apprécieront quelle perte immense résulte des inondations, ainsi que la responsabilité écrasante qu'assument les autorités locales comme celles fédérales, obligées de pourvoir, à bref délai, à la nourriture de quantité d'êtres humains et d'animaux domestiques, échappés à la catastrophe et réfugiés un peu partout.

La vue que nous donnons est celle du gentil village de Gunnison, situé sur les rives du fleuve, au moment où l'eau, qui a envahi champs et maisons, semble avoir repris son niveau normal.

Souhaitons qu'elle ne le dépasse pas et que les infortunés habitants puissent bientôt, comme devant, vaquer à leurs travaux habituels.

Maitre Joë, dont nous donnons ci-contre plusieurs portraits dans différentes poses, est un charmant quadrumane, un bel Orang-outang qui fait les délices du Jardin Zoologique de Boston et que chacun voudrait posséder si son impresario, Mr W. Grand James, consentait jamais à s'en séparer.

Joë est certainement le plus populaire des Bostonnais présents et futurs et les journaux ne tarissent pas en leurs éloges chaque fois qu'ils ont l'occasion de parler de ses faits et gestes, éloges bien mérités, du reste, par sa gentillesse, son urbanité et sa parfaite éducation.

Rien ne manque à Joë que la parole et encore ses regards pénétrants et malins, la remplacent-ils en partie; on est tenté de croire, comme les nègres, que "s'il ne parle pas c'est qu'il ne veut pas".

Il s'habille, se déshabille, mange à table avec une fourchette et une

cuillère, boit dans un verre, allume et fume sa pipe ou son cigare comme un gentleman qu'il est. Il va de plus à bicyclette et, grand avantage, ne pose pas, est très simple et pas "cabotin" du tout.

Son regard clair est celui d'un enfant et, comme un enfant, en dehors de ses heures d'exhibition où il est parfaitement digne, il joue avec les objets qu'on lui a donné tout comme s'il était encore à l'âge heureux des poupées et des toupies.

Enfin, dernier renseignement, il a la plus grande déférence pour son maître qu'il adore.

Trouverait-on beaucoup d'hommes aussi dignes que Joë et se comportant mieux que lui, à Boston et même ailleurs?

Les souffrances subies par les infortunés sujets Indous de Sa gracieuse Majesté britannique, par suite de la famine sort, hélas, loin d'être terminées.

Cette terrible calamité doublée de sa sinistre compagne, la peste, sévit encore et décime les malheureuses populations de l'Indoustan.

Chaque jours, quelques centaines d'infortunés, préparés par une alimentation insuffisante, sont atteints de l'affreuse maladie et y succombent promptement. Les secours parvenus sont complètement absorbés et on réclame à nouveau des âmes charitables de tous pays, l'obole qui doit empêcher tant d'affamés de périr.

Il y a, là encore, de terribles responsabilités pour l'Angleterre qui, après avoir pressuré, outre mesure, les imprévoyantes populations qu'elle a asservies, les laisse, absolument sans ressources, livrées aux deux fléaux qui les accablent en ce moment. Mais cela ne changera rien à la manière de faire de l'égoïste gouvernement des Indes et tout l'aide apporté consistera, comme devant, à passer la sébile dans le monde entier, mais principalement dans les autres colonies britanniques et à demander à la charité impuissante les secours qui devraient être assurés, en tous temps, par une sage organisation, par une série de mesures faciles à prendre et à appliquer, garantissant l'alimentation minimum de ces populations quasi-enfantines et que la plus vulgaire humanité commande de diriger, à tous moments de leur existence, dans les lisières d'une maternelle prévoyance.

LOUIS PERRON.

Sous les gouvernements absolus, l'opinion de tous est ce qui ne se dit pas.—ROYER-COLLARD.



DISTRIBUTION DE SECOURS EN NATURE AUX AFFAMÉS DE L'INDE.

MODES PARISIENNES



CORSAGES DE VILLE. — 10 CORSAGE EN SERGE BLEU FAÏENCE. — Devants plissés à partir de l'épaule, les plis garnis de petits velours comète, terminés en bouclettes, dos plat, plastron de guipure ocre, col droit garni de petits velours, ceinture de même, ruche de dentelle à l'encolure. Manches légèrement drapées du haut, garnies de velours au bas. *Matériaux* : 3 $\frac{1}{2}$ verges de serge, 11 verges de velours, $\frac{1}{2}$ verge de guipure, 2 verges de dentelle. — 20 CORSAGE EN SOIE BROCHÉE DEUX TONS DE VERT ET DRAP MOUSSELINE OLIVE. — Le corsage est court, rentré dans la jupe, il est légèrement froncé en travers ; petit figaro court, croisé et orné de boutons, fermé sous un coquillé de dentelle, col droit en soie, ruche de dentelle, manches plissées à plis lingerie, le haut légèrement drapé. *Matériaux* : 2 verges de drap, 3 verges de soie, 2 verges de dentelle.

CHANSON CRÉTOISE

A la guerre, ardent, je m'élançai,
Je cultive un champ nourricier,
Je suis, laboureur et guerrier,
Plein de sagesse et de vaillance,
Car j'ai pour tout trésor ma lance
Mon épée et mon bouclier !

Ma lance, toujours occupée,
Est le soc qui fend le sol noir ;
Quand jaunit le blé, doux espoir,
J'ai pour faux ma tranchante épée ;
Et de la vengeance coupée,
Mon bouclier est mon pressoir !

Ainsi dans les âpres batailles,
Aux champs pleins de joyeux ébats,
Dans les moissons et les combats,
Mon fer fait ses rudes entailles,
Et fauche, égalisant les tailles,
L'épi trop haut, le front trop bas !

(D'après Hybris.)

MARC LEGRAND.

UNE REPONSE

(Pour le SAMEDI)

Allons, mon cher "Parisien", le tableau brossé par vous, sous le titre : "Tout à la postiche", est, avouez-le, légèrement surchargé ; un peu trop poussé au noir, quoi ! Excusez-moi si je viens, aussi tardivement, essayer d'y répondre, mais on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ?

Ce qui est bien certain, pour moi du moins, c'est que cette pochade, fort bien enlevée du reste, n'est qu'un brillant paradoxe ; paroles de blasé ou de joli cœur qui, pour ne pas s'embêter, — ou pour embêter les autres, peut-être, — joue au pessimisme comme d'autres jouent au tric-trac.

Allez-vous me dire que le genre humain en bloc, pas plus tard que demain, devant une situation absolument intenable, n'a plus, hommes, femmes, enfants, tous quoi, qu'à se procurer un milliard ou deux de revolvers et se brûler, en chœur, la cervelle.

Allons, il y a des farceurs sombres comme il y a des farceurs roses.

Beaucoup de choses fausses, j'en conviens, déparent le mouvement de notre civilisation, mais combien de choses charmantes aussi ! Allez donc demander aux millionnaires de tous les pays si la joie de vivre n'est pas en permanence dans leurs hôtels de marbre ?

Aux belles dames du noble faubourg Saint-Germain si les parcs de leurs châteaux ont de faux ombrages, leurs villas de la Côte d'Azur, de faux points de vue.

Interrogez les fumeurs du Boulevard et demandez-leur s'ils se livrent au grillage quotidien de faux havanes.

Aux artistes-peintres du Quartier Nouveau si les milliardaires Américains leur payent leurs tableaux avec de faux louis ou de faux *green-backs*.

Aux princes Russes, aux rajahs Indous, aux marchands de lard de Chicago, aux banquiers de Londres, de Vienne ou de n'importe où s'ils se promènent aux Accacias, au Prater, à Hyde Park dans de fausses voitures traînées par de faux trotteurs ; si, dans les restaurants luxueux, dans les cercles ou les clubs dont le budget égale celui d'une province, si on lui sert de faux perdreaux ou s'ils y boivent du faux Yquem !

Interrogez les jeunes gommeux, dudes, grelotteux, petits-crevés, des deux hémisphères, eux qui mangent leurs ancêtres à année et bouche que veux-tu si l'existence leur fait tant que ça l'effet d'une pilule amère.

Mais, assez là dessus, il y a, comme dans tout ici-bas, un envers et un endroit. La sagesse des nations n'a-t-elle pas affirmé que toute médaille a un revers, et Lady Morgan : "Que ce qu'il y a de meilleur et de pire sous la calotte des cieux se renue à la pelle dans Paris, la ville des enchantements."

OPTIMUS.

PAS SURPRISE

Oscar. — Je vous aime plus que ma vie, Bernadette !
Bernadette. — Si je considère la vie que vous menez, je n'en suis que médiocrement surprise.

QUELQUES DÉFINITIONS

CERCUEL : Le berceau dans lequel se couche pour dormir notre seconde enfance.

JALOUSIE : Se tourmenter soi-même de peur d'être tourmenté par les autres.

MARIVAUDAGES

Alfred (avec inquiétude). — Mais qu'as-tu donc, ma chère Albertine, et pourquoi es-tu si triste ?

Albertine (tendrement). — C'est que je pensais que c'était, jusqu'à demain, le dernier soir où nous serions ensemble.

PAS CORRUPTIBLE

Voyageur. — Cocher, menez-moi à la station du chemin de fer en trois minutes et je vous donne deux piastres !

Le cocher (tristement). — Impossible, Monsieur. Vous pouvez, peut-être, arriver à me corrompre, mais pas mon cheval.

La mort et le malheur épouvantent la vue ; on passe en courant devant eux. — MARCELLINE DESBORDES-VALMORE.

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens ; la fierté des manières est celui des sots. — DUCLOS.

EXTRAORDINAIRE



—Peux bien... dire... qu'est la plus grande clôture qu'ai... rencontrée d'ma vie... Demi-heure qu'j'en fait l'tour et pas trouvé... d'porte...

VIS-À-VIS

J'ai parlé des vacances que j'étais allé passer près de ma sœur ; c'était en un joli coin de campagne à quarante lieues de Paris, dans une petite ville d'eau peu fréquentée, mais où chaque année des baigneurs habituels se rencontrent et forment entre eux une agréable société.

La petite ville se niche au creux d'un vallon ; une rivière la traverse ; de grands bois la dominent ; c'est un aimable séjour, harmonieux et tranquille ; ceux qui viennent s'y reposer de leur vie laborieuse, bruyante ou tracassière s'y trouvent heureux.

Entre deux attractions, les bois ou la rivière, la seconde surtout me séduit et m'entraîne. C'est une impression naturelle à bien des gens de subir la fascination de l'eau, de l'eau si claire à la surface, sous les reflets rassérénant du ciel, et cependant si mystérieuse, si troublante par ses fonds perfides.

Dès mon arrivée, je m'étais donc occupé de louer un canot. Non sans peine je parvins à m'en procurer un, car les bateaux sont rares en cet endroit comme partout ailleurs quand la rivière n'est pas aisément utilisable.

Les gens du pays n'ont guère que deux cents mètres de rives communales, où les approches soient libres et la pêche permise. Or, ces gens de pays ne considérant une rivière que pour les profits qu'elle rapporte et n'ayant pas assez d'espace pour tirer parti de celle-là, la dédaignent et la

des anses où se jouaient sous l'éclat matinal quelques troupes de cygnes et des volées d'oiseaux rares.

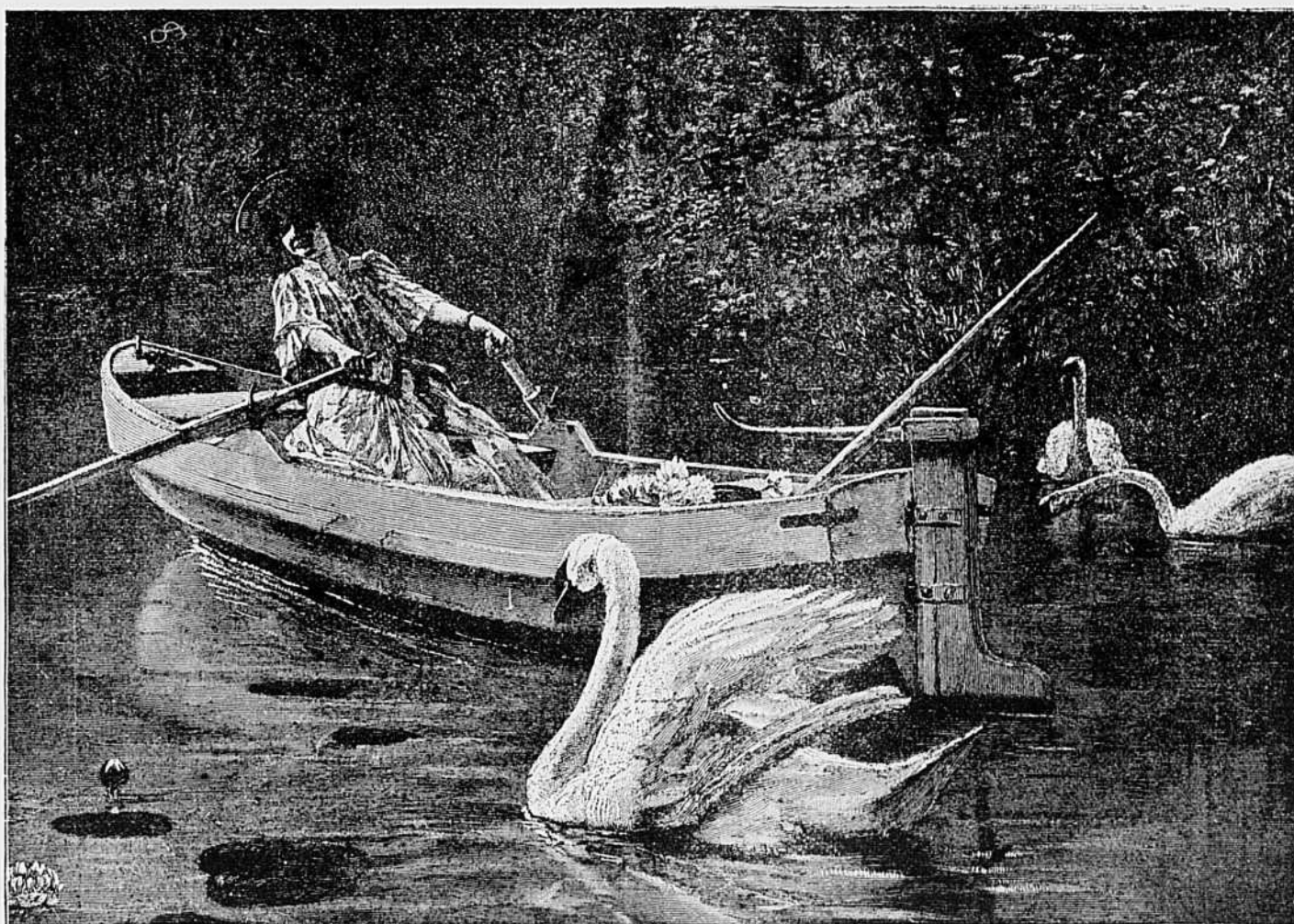
Le spectacle était engageant ; volontiers pour m'en approcher, j'aurais dirigé mon canot sur ces méandres, mais j'en savais l'accès interdit : les dérivations ne sont pas du domaine public aussi bien que le cours principal.

Toutefois je demeurai là longtemps, comme engourdi dans l'ombre de la rivière. Cédant au mol abandon du bien-être, à la paresse de mon rêve, je laissais mon esprit errer dans ce parc ensoleillé, vers ce paradis peuplé d'oiseaux blancs. Dans la buée du soleil levant tout s'animait sous le frémissement de la lumière et mes yeux se baignaient de clartés.

Soudain, les cygnes qui s'abattaient en une anse lointaine, me parurent donner des signes certains d'émotion. Je les vis se rassembler, puis d'une course rapide, redescendre jusqu'à l'anse la plus proche, à très faible distance de la place où mon bateau stagnait amarré sur la rivière. Ils accouraient, poussant de petits cris aigus, par coups de voix sourds, sans modulation et sur le sens desquels j'essayais de me rassurer.

Une fois parvenus à cette anse si proche, en quatre coups de leurs puissantes rames, sous la poussée de leurs ailes enflées au vent, ils pourraient par une issue sur la rivière arriver jusqu'à moi.

Or, nous autres Parisiens, nous avons sur la nature et les mœurs du cygne les plus misérables préjugés. Nous le jugeons, non pas d'après Buffon, qui le présente comme doué de toutes les vertus pacifiques, mais



Elle causait avec un cygne qui la suivait. (P. 10, col. 1.)

négligent. Tant mieux pour les amoureux de promenades et de rêveries ; elle est plus solitaire.

En dehors des deux cents mètres qui relèvent de la commune, tout le reste du cours est enclavé jusqu'à de grandes distances entre des propriétés privées auxquelles appartiennent les bords et les produits du fond ; mais la moindre rivière a le caractère d'une route publique, c'est-à-dire que la circulation en reste légalement ouverte. Pourvu qu'on ne prenne pied sur aucun point des rives et qu'on n'attaque pas le poisson, on peut, même au long des domaines fermés, suivre au gré de sa fantaisie son chemin en bateau.

Devais-je désirer davantage. Non certes. Je déteste la pêche et la promenade me suffit. Dès le premier matin, aux lueurs naissantes de l'aube, je montais en canot pour ma course d'exploration.

La fraîche rivière, qui s'écoule sinuose et lente entre des osiers et des saules ! De grands arbres s'y mirent, abaissent sur elle leurs frondaisons hautes, répandent la fraîcheur de leur ombre, tandis que des percées de soleil éclatent vers les détours ou dans les lointains.

Et je fus surpris surtout par l'étendue, par la beauté d'une propriété riveraine, dont l'enclave se prolongeait des deux côtés de la rivière, et du regard j'en sondais les profondeurs qui me semblaient sans fin avec de vastes pelouses coupées par des parties de bois.

A travers ces pelouses j'apercevais un bras de la rivière courant en longs méandres, passant sous des ports rustiques et formant par endroits

d'après les individus qui, sur nos bassins publics, vivent en butte aux taquineries des poissons et des maraudeurs et qui, sans cesse inquiets et tourmentés prennent l'œil revêché, le caractère méfiant.

Je ne sais plus où j'ai lu que des cygnes bien dressés suffisent à garder l'accès de leur cours d'eau familial, et ce souvenir s'offrant à ma pensée, j'imaginai que ceux du parc peut-être étaient élevés en telle troupe pour former une sorte d'avant-garde contre les visiteurs étrangers.

Adroit et fort, le cygne ne serait pas un adversaire commode ; ses coups d'ailes sont terribles par leur violence et leur promptitude, et je m'interrogeais pour décider si j'attendrais la troupe, si je me confiais à ses bonnes dispositions sur la foi de Buffon, ou si je ramerais en déroute pour rentrer au plus vite à la maison.

Je craignis d'être aperçu devant des volatiles ; d'ailleurs le cygne nage vite et dépasse aisément un canot ; poursuivi je n'aurais pu m'échapper.

J'agis donc comme le plus simple bon sens commandait d'agir ; comptant sur leur douceur si vantée, je restai là, continuant à regarder les cygnes.

Mais presque aussitôt je les vis de nouveau tressaillir, agiter la tête, tendre le cou, battre de l'aile ; leur voix s'élevait en sons plus rauques. Qu'annonçait donc leur émoi ? Rien de menaçant, tout au contraire ; car en cet instant, au sortir d'un chemin abrité qui longeait la rivière, apparut vive, élançée, gracieuse, une jeune fille ; elle apparut toute radieuse

et toute claire, blonde et riante, et se jetant dans une barque, elle semblait venue là pour se mêler à ses oiseaux amis, pour s'abattre avec eux. Ils s'approchaient d'elle, recevaient des caresses et repartaient en un essor joyeux, se poursuivant, s'enlaçant par le cou, se quittant, se reprenant, souples, ondulants et suaves.

"Quelle jolie reine d'un peuple élégant", pensai-je en voyant la jeune fille commander si gracieusement à sa troupe blanche, et mentalement j'ajoutai pour ma propre gouverne : "Étais-je assez ridicule ! Buffon a raison, le cygne a le plus doux des naturels."

Bientôt la jeune fille détacha sa barque, l'engagea sur l'issue qui communiquait avec la rivière. Tout près de moi, elle allait débarquer en vis-à-vis.

J'étais fort sot de ma présence. Je pouvais avoir l'air de connaître les habitudes matinales de la jeune fille ; je pouvais aussi paraître expressément venu là pour l'observer, l'admirer même, que sais-je ? Et cette posture indiscrette, si contraire à ma manière d'être, à mes sentiments, me contraignait à l'excès. Devais-je démarrer au plus vite, reprendre les rames, m'éloigner en faisant glisser le plus silencieusement possible mon canot et, si j'étais surpris, affecter l'allure indifférente du monsieur qui n'a rien vu, qui simplement passe ; mais ce genre de manœuvre évasive réussit rarement ; on manque de naturel et de franchise, et, quoi qu'on fasse, on a l'air d'un intrus qui se sauve.

Alors j'eus honte de mes hésitations. Fuir dans cette nouvelle circonstance, c'était se laisser soupçonner, presque se dénoncer coupable, et je pris le parti, plus digne assurément, d'attendre pour exposer la vérité, m'excuser et saluer.

Dans sa barque légère, la jeune fille conduisait la manœuvre avec une grâce singulière. et tout en rythmant le battement des légers avirons, elle causait avec un cygne qui la suivait, détaché de sa troupe.

Le cygne s'appelait Tristan ; j'entendis la jeune fille lui donner ce nom. Très puissant du cou, très membré des ailes, il paraissait d'une force peu commune et devait être assez âgé, du moins c'est ce que je crus reconnaître d'après le jaune foncé de son bec et le rouge déjà bruni de sa caroncule.

La jeune fille cueillit au passage quelques fleurs de nénuphars, les jeta dans son bateau pour avoir des blancheurs délicates sous les yeux, et soudain, au tournant du méandre, par la dernière secousse qu'elle imprima pour entrer dans la rivière, elle se trouva face à face avec moi.

Quel sursaut ! Sans doute venait-elle ainsi chaque matin sans que jamais sa promenade fût troublée par la moindre rencontre. De surprise, elle laissa presque retomber ses avirons ; elle pâlit légèrement.

Rien ne pouvait me donner plus de gêne que l'effet ainsi produit par ma personne. J'avais hâte de présenter mes excuses, et cependant, par délicatesse, je crus devoir attendre que la jeune fille se fût remise avant de lui parler de ma justification.

Je ne sais si mon attitude lui déplut et si la discrétion de mon retard lui parut au contraire de l'insistance déplacée. Je devinais son désir de rentrer dans le parc ; mais elle manquait d'espace pour virer sur place et, devant gagner un peu de large, elle ne voulut pas se risquer à découvert ; elle appela Tristan.

Tel qu'un garde du corps à la portière d'un carrosse royal, le cygne vint se placer en flanc devant la barque de sa maîtresse ; ses membres se tassèrent et se raidirent, comme prêts à se détendre au moment de l'attaque, et ses cris de stridence montèrent en coup de clairon rauque, comme s'il sonnait une fanfare de bataille.

A son appel la troupe accourut, entourait la barque, tous les dos hérissés, les becs menaçants et, derrière cette escorte qui l'abritait en bataillon

carré, la jeune fille opéra sa manœuvre, reentra dans son parc, suivie de nous ses cygnes qui firent seulement leur retraite après avoir assuré celle de leur maîtresse.

Et je demeurais bouche ouverte, furieux de n'avoir pu placer ma justification. Et ce qui grandissait mon dépit, c'était l'excès du ridicule. A l'attitude des cygnes, j'avais cru comprendre leurs intentions batailleuses et mauvaises ; si j'avais tenté le moindre mouvement, j'aurais risqué de m'engager dans une lutte qui ne se serait pas terminée peut-être à mon avantage.

Et j'avais lu tout cela sur le visage de la jeune fille, dont les yeux riaient de dédain et les lèvres de malice. Elle semblait se gausser et me dire : "N'approchez pas, ils sont méchants."

Ainsi tout tournait à ma confusion ; non seulement on se sauvait de moi, comme si j'avais eu l'intention de provoquer une rencontre importune, mais encore j'étais bafoué.

Pour peu je me serais laissé glisser du canot jusqu'au fond de la rivière afin d'y cacher ma honte. Cependant le calme me revint avec la réflexion, et je résolus de donner à l'aventure une terminaison plus rationnelle et moins tragique.

Dès mon retour à la maison, j'appris que la jeune fille habitait le domaine seule avec son père. Le père, financier d'importance, se trouvait retenu pendant toute la semaine par ses affaires de Bourse à Paris, et revenait simplement chaque samedi. La jeune fille vivait donc en châtelaïne solitaire entre une gouvernante âgée et de vieilles parentes.

Il n'eût pas convenu de me présenter seul auprès d'elle ; mais, accompagné de ma sœur, je pouvais sans inconvenance faire ma visite d'excuses.

Je tiens à l'opinion du monde (c'est ma faiblesse), et j'y tiens assez pour sacrifier à cette préférence bien d'autres considérations. La jeune fille ne me connaissait pas ; si je ne revenais en canot, je pouvais être à peu près sûr de n'être jamais revu par elle ; qu'importait le fâcheux souvenir qu'elle aurait conservé de moi ! Mais c'est le tort de ma nature, je souffre d'un injuste jugement et, dès l'instant où les circonstances m'avaient donné toutes les apparences d'avoir tort, une sorte d'obsession m'entraînait à me justifier.

Ma sœur, à qui je fis part de mes intentions, ne se souciait guère de m'aider à les réaliser ; elle estimait la démarche tout au moins audacieuse et craignait un accueil dédaigneux ou fier ; en dépit de ses résistances, je la décidai.

Dès le même jour, à deux heures, nous fîmes la visite, qui fut très gracieusement reçue. La jeune fille se trouva sympathiser avec ma sœur ; elle apprit que celle-ci avait de jeunes enfants et lui fit promettre de les amener, afin qu'on leur montrât les cygnes.

Lorsque nous revînmes, les cygnes se jouaient sur leurs méandres ; ils nous aperçurent, s'approchèrent des bords, s'offrirent à nos caresses.

La jeune fille voulut me présenter Tristan, qui me témoigna beaucoup de bienveillance et de politesse. Ce fut l'occasion de rappeler notre aventure, et la jeune fille me dit avec un ravissant sourire :

"Seule ici, je les ai dressés pour me servir de gardiens pendant mes longues courses en barque ; mais ils peuvent faire peur et non point mal. Dans cette circonstance, j'aurais été désolée, monsieur, qu'il en fût autrement."

Une phrase aimable dite par des lèvres délicates et jolies est une des grâces les plus inappréciables ; je fus reconnaissant aux cygnes qui me valaient celle-là.

Ce n'est donc pas moi qui démentirai Buffon : "Le cygne est un oiseau charmant."

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

(Suite)

VIII

Les événements se précipitaient. De nombreuses troupes, de passage à Amiens, regagnaient les points désignés ; car il fallait combattre et anéantir, s'il était possible, notre armée du Nord, qui résistait héroïquement depuis deux mois. Le 9 janvier 1871, après avoir subi un bombardement de treize jours, Péronne capitula ; le temps affreux que cet hiver inexorable nous envoyait finissait par faire perdre courage aux plus vaillants ; l'honneur était sauf ; mais quant à vaincre, il n'y fallait plus songer.

Jacques Matrain avait eu d'autres soldats allemands à loger, seulement ils ne restaient que quelques jours et regagnaient le point stratégique qui leur était assigné. Il eut désiré savoir ce qu'étaient devenus Klotz et Tendhall, les deux premiers soldats qui avaient fait séjour dans sa demeure ; depuis plus de six semaines qu'ils avaient quitté Amiens, il n'en avait nullement entendu parler. Plusieurs blessés allemands qu'il eut l'occasion de rencontrer, lorsqu'ils

revenaient de Bapaume, lui apprirent que Klotz avait été tué aux approches de cette ville ; quant à Tendhall ils ne le connaissaient pas.

Le 29 janvier, dans la matinée, une grande nouvelle parvint au chef-lieu de la Somme : un armistice était signé de la veille, à Paris, entre les nations belligérantes ; ce fut Pierre Matrain qui vint, tout haletant, l'annoncer à son frère.

—Eh bien, c'est fait, s'écria-t-il, avec une satisfaction visible, peinte sur le visage.

—Que veux-tu dire ?

—La paix est signée.

—Un armistice seulement, dit-on.

—Soit ; mais c'est la fin de la guerre et elle ne recommencera pas.

—Connait-on les conditions ?

—Elles sont écrasantes : deux provinces et cinq milliards.

—Jamais plume française ne signera cela.

—Tu verras bien ; d'ailleurs il faut en finir ; j'en ai par-dessus la tête de loger des Prussiens.

—Et moi donc ? Toi, par le fait, tu n'as que des fantassins, tandis qu'on m'envoie constamment des cavaliers.

—Parce que tu es moins gueux que moi.

—Parce que j'ai une cour et une écurie, voilà la vérité ; quant à la misère elle aussi va prendre son billet de logement dans ma maison ; en temps ordinaire j'arrive à peine à nouer les deux bouts, tu le sais bien ; qu'est-ce donc depuis trois mois, tout à l'heure, que je ne vends rien, et que j'héberge toutes ces têtes de filasse que je voudrais voir au diable.

— Mon vieux Jacques, nous pouvons nous donner la main ; ma bourse est creuse comme mes serrures, et le peu que je vends de ces dernières est loin de remplir la première. Va, avant que nous ayons fait fortune, il coulera encore pas mal d'eau sous le pont du Don.

Les deux frères se mirent à rire.

— Les Matrain, comme on les appelait à Amiens, n'étaient point fortunés, en effet ; il y avait sans doute plus misérable qu'eux dans la ville, mais leur situation n'avait rien d'enviable.

Trouvés un jour de foire, eux et leur jeune sœur, sur une des places publiques et personne ne les réclamant, ils furent conduits, tout enfants, à l'hospice, y restèrent jusqu'à l'âge d'embrasser un état de vie, puis essayèrent de se suffire à eux-mêmes. L'aîné fut recueilli, presque par pitié, chez un brocanteur de la rue des Cordeliers et y demeura toujours ; le bonhomme, qui devenait vieux, abandonna un peu son industrie à Jacques Matrain, et, plus tard, voyant que son second avait des attentions pour sa fille, il s'empressa de la lui donner ; de ce moment, le nouveau marié put donc faire écrire sur l'enseigne : *Maison Bornois, Jacques Matrain, successeur*. La sœur, mise en service, avait suivi ses maîtres à Paris et s'y était mariée.

C'étaient des hommes durs à la besogne et âpres au gain ; ayant reçu une éducation première des plus sommaires et n'ayant, du reste, aucun goût pour les choses de l'esprit, ils ne voyaient que l'aisance matérielle comme suprême félicité.

Les circonstances, jusque-là, ne les avaient pas favorisés, — la fortune est si capricieuse ! — L'aîné des deux frères, comme nous l'avons dit, avait trouvé une maison fondée ; cette maison, qui n'avait point enrichi son premier maître, risquait fort de ne pas mieux agir vis-à-vis du second.

Quant à Pierre Matrain, il n'avait pas d'enfants, mais ses habitudes de café mangeaient le plus clair de son gain, et celui-ci se bornait au produit de son travail.

Le caractère des deux frères était des plus dissemblables : autant Jacques était emporté, violent même, autant Pierre était dissimulé et sournois. Plus d'une fois, des querelles éclatèrent entre eux ; mais Jacques, qui "n'avait pas plus de rancune qu'un poulet", comme il disait, revenait le premier, et le dissentiment passager fondait comme la cire aux rayons du soleil ; aussi, Pierre Matrain avait-il pris un certain ascendant sur son aîné ; celui-ci n'allait pas jusqu'au commandement, sans doute, mais il savait, néanmoins, arriver à ses fins dans ce qui lui passait par la tête. Jacques ne s'en apercevait pas et obéissait.

Dans les derniers jours de février, Pierre Matrain arriva, un soir, chez son frère, au moment où celui-ci allait se mettre à table.

— Je pars demain matin pour Paris, dit-il en entrant.

— Ah ! repartit Jacques, étonné ; qu'y vas-tu faire ?

— Voir notre beau-frère, qui a été blessé à Buzenval, paraît-il, et dont la situation est grave s'il faut en croire la lettre de notre sœur, reçue ce matin.

— Comment ! ce pauvre Lotand a été blessé ?

— Grièvement.

— Quand reviens-tu ?

— Samedi soir ; pendant ces trois jours, jette un coup d'œil du côté de la maison.

— Je passerai par là.

— A propos, prête-moi un sac de voyage.

— Va dans la boutique et choisis parmi les cinq ou six qui s'y trouvent ; celui que m'a laissé le Prussien est un des moins mauvais, il fera ton affaire.

Pierre Matrain examina l'un après l'autre les sacs de voyage qui ornaient le magasin du fripier, et trouvant que son frère avait raison dans son appréciation, il en revint au sac qu'il lui avait indiqué.

— J'emporte l'objet de ton Allemand, dit-il ; s'il te le redemande pendant mon absence, tu lui diras qu'il vienne le chercher rue du Faubourg-Saint-Antoine ; je lui promets une chaleureuse réception.

— Il a été tué à Péronne.

— Alors, je pars tranquille. Adieu !

Et, gagnant la porte, Pierre Matrain, après avoir serré la main de son frère, partit avec le sac à la main. Le lendemain, dans l'après-midi, il arrivait à la gare du Nord.

IX

A la fin de février 1871, Paris commençait à peine à reprendre sa vie normale. L'approvisionnement qui se faisait de toutes parts, sur une échelle considérable, avait ramené un peu le bien-être matériel dans la population ; quant au moral, il était profondément affecté des épreuves cruelles qu'il venait de subir. Une teinte de tristesse ou de souffrance se lisait sur toutes les physionomies ; le sang, appauvri par le jeûne supporté pendant le siège de quatre mois, avait fort à faire pour raffermir la santé ébranlée ; la mort impitoyable frappait sans relâche et sans pitié les petits enfants : les cadres militaires de 1892 en portent la trace.

Le circulation dans les rues, était celle d'un chef-lieu de département et non de la capitale de la France ; le nombre des fiacres restait plus restreints ; les omnibus commençaient à reprendre leur service de la journée ; dans chaque maison, la moitié des persiennes fermées annonçait clairement que les habitants, partis au moment de l'investissement de la grande ville, n'étaient pas encore revenus ; le commerce était nul ou à peu près ; la province n'osait trop se hasarder à expédier sur Paris, sachant que les colis de marchandises envoyés étaient visités par l'ennemi ; puis, à l'intérieur, il y avait de sourds grondements populaires : les Sociétés secrètes étaient en mouvement, un mot d'ordre était transmis de l'une à l'autre ; pour tout homme perspicace il y avait de l'orage en l'air.

Les terribles événements qui commencèrent le 18 mars, pour ne finir que le 21 mai 1871, sont là pour nous prouver que ces derniers avaient raison.

Pierre Matrain, en arrivant à Paris, résolut de faire un tour en ville avant de prendre gîte chez son beau-frère ; il laissa son léger bagage à la consigne de la gare du Nord, et parcourut, jusqu'à la nuit, les principaux quartiers de la ville, puis, ayant repris son sac de voyage où il l'avait laissé, il se dirigea, par le boulevard Magenta et la Bastille, rue du Faubourg-Saint-Antoine, chez Anselme Lotand.

Depuis une heure, son beau-frère était mort.

La réception se ressentit de l'émotion du moment : sa sœur, tout éplorée, se jeta dans ses bras. Qu'allait-elle devenir ? Qui lui aiderait à élever ses deux enfants ? Comment parfaire aux charges de la famille avec son gain si modique ?

Pierre Matrain, en parfait égoïste qu'il était, eût voulu être encore à Amiens. Sans doute, il avait de la sympathie pour sa sœur et aurait été charmé de la savoir heureuse ; mais son amitié, platonique comme tant d'autres, n'allait pas jusqu'au dévouement. D'ailleurs, il ne possédait rien et avait, selon son expression, "assez de lui-même à soutenir" ; aussi, s'empressa-t-il d'exhaler sa plainte plus énergiquement encore que celle de la veuve, et de lui laisser entendre qu'elle n'eût point à compter sur un appui de son côté.

— Ne m'abandonne pas, au moins, pendant ce pénible moment, lui dit elle.

— Non ; j'ai trois jours à te consacrer.

— J'ai besoin de toi pour les courses relatives à l'enterrement.

— Soit, je les ferai.

En disant ces paroles, le serrurier de la rue de la Vierge parlait contre sa volonté. Ah ! comme il regrettait son voyage ; comme il maudissait sa folle curiosité : car s'il était venu à Paris, c'était un peu pour voir son beau-frère, mais surtout pour visiter la capitale ; et voilà que les trois ou quatre jours qu'il se proposait d'y passer allaient être pris par les nombreuses démarches que nécessite un décès, et par les ennuis d'un enterrement. C'était de la malchance.

Le logement de la veuve était, on le pense bien, des plus modestes : une cuisine, dans laquelle deux personnes se seraient tenues difficilement ; une petite salle à manger et une chambre où reposait le mort ; il y avait encore un cabinet qui recevait le jour par une lucarne, et dans lequel le lit des enfants avait été placé ; c'était tout. C'est ce cabinet qui fut assigné à Pierre Matrain, comme chambre, pendant son séjour à Paris. Les enfants coucheraient par terre, sur un matelas.

Après la première entrevue avec sa sœur, Pierre entra dans ce cabinet pour déposer son léger bagage et réparer un peu les désordres de sa toilette.

Il déposa son sac sur le lit et s'assit sur l'unique chaise qui se trouvait dans cette pièce.

"Imbécile, murmura-t-il à voix basse et se parlant à lui-même, qu'avais-tu besoin de venir ici ? Qui t'y forçait ? Quoi qu'il en soit, il faut aider cette malheureuse à faire enterrer son mari ; non pécuniairement, puisque je n'ai que tout juste ce qui m'est nécessaire pour mon voyage, mais en veillant cette nuit, près du cadavre et, demain matin, en faisant toutes les démarches nécessaires pour qu'il soit inhumé au plus vite.

Tout en murmurant ces paroles, Pierre Matrain déboucla son sac de voyage et l'ouvrit sur le lit, faute de table.

Par le fait, il n'avait que quelques menus objets à prendre : un faux-col, le sien portant trop visiblement les traces de la poussière de la route parcourue dans la matinée, et ce chiffon indispensable que les Anglais nomment tout prosaïquement : *handkerchief*, et que nous traduisons par : mouchoir de poche.

En tirant du fond du sac ce dernier objet, Pierre Matrain sentit une certaine résistance ; le mouchoir se trouvait accroché à une pointe qui dépassait les limites permises dans tout sac bien conditionné.

— Allons donc ; grommela-t-il, en tirant à lui le mouchoir.

Mais celui-ci résista de nouveau.

— C'est trop fort, en vérité, et d'une façon brusque il arracha le morceau de toile récalcitrant.

Un craquement, ou plutôt un déchirement se fit entendre, le

mouchoir avait amené avec lui la doublure du sac à laquelle il se trouvait momentanément attaché; une ouverture de dix centimètres environ, formant presque un angle droit, s'était produite, et, par cette déchirure, s'échappaient plusieurs billets de banque de mille francs.

Pierre Matrain se frotta les yeux comme s'il fût sorti d'un songe; en les rouvrant, il aperçut de nouveau les banknotes.

Fasciné par cette vue, il resta une minute sans trouver ni une pensée ni une parole; sa prunelle, dilatée outre mesure, s'absorbait dans la muette contemplation de cette trouvaille inespérée.

Un bruit qu'il entendit, dans la pièce voisine, l'ayant ramené à la réalité des faits, il ferma vivement le sac de voyage et écouta.

Personne ne vint.

Il fit un pas vers la porte et la ferma en dedans, au verrou; puis revenant vers son compagnon de route, il l'ouvrit de nouveau.

Il n'y avait plus à en douter, les billets de banque étaient toujours là.

L'œil en feu, la poitrine haletante, il en prit un entre ses doigts, et le tourna en tous sens, l'examina au recto et au verso et palpa le papier; c'était bien une valeur de la Banque de France; un commencement de fortune, par le fait, si les autres tombés sur le lit, étaient semblables.

Sûr de n'être pas dérangé maintenant dans son opération momentanée, Pierre Matrain essuya la sueur qui perlait sur son front, et, redevenu maître de lui-même, il se rapprocha du sac de voyage. Sans précipitation et avec un tact qu'on n'eût pas soupçonné chez lui une heure auparavant, il examina l'intérieur, le sonda attentivement de côté et d'autre, et acquit bientôt la certitude qu'il recélait un véritable trésor.

D'une main alerte, il prit une mignonne paire de ciseaux qui se trouvait sur la petite table, à côté, et coupa la doublure du sac au ras de la bordure qui en garnissait le haut. Rabattant celle-ci, il put s'assurer, comme il le supposait, qu'une somme considérable tapissait les côtés et même le fond du sac.

Le serrurier de la rue de la Vierge compta les billets: il y en avait mille, c'est-à-dire un million; de quoi rouler carrosse, selon son expression. Malgré ses efforts pour garder son sang-froid, Pierre Matrain sentit sa raison se perdre; il se surprit à trembler comme un criminel après le meurtre commis; un voile, un brouillard, plutôt, passa devant ses yeux.

"Riche!... Je suis riche!... murmura-t-il à voix basse, car cette fortune est bien à moi; tout le monde ignore que je la possède; mon frère même, à qui ce sac appartient, ne me réclamera jamais que ce sac! Riche... répétait-il, ah! je vais donc pouvoir aussi tenir ma place au soleil, vivre et non végéter; tenir un rang comme tant d'autres; parler haut au besoin, écraser même de mon opulence ceux qui se sont fait mes ennemis. Mais trêve à ces pensées et soyons à la hauteur de ma nouvelle situation; si la parole est d'argent, comme au temps de Salomon, le silence est d'or; il faut à tout prix que je m'en souviennne".

En disant ces mots, Pierre Matrain continuait sa fructueuse besogne; son million de francs compté, il prit des épingles qui garnissaient une pelote attachée au mur par un clou, il fit vingt paquets de cinquante billets. Maintenant où cacher tout cela? L'habitant d'Amiens eut un moment d'hésitation: le laisser dans le sac de voyage, c'était s'exposer, peut-être, à ce qu'il fût trouvé par les enfants de sa sœur en allant ou venant dans cette chambre; porter sur soi une telle somme, c'était courir le risque de se faire dévaliser par quelque larron au détour d'une rue, et Paris en fourmille! Il y avait à peine cinq minutes que notre Picard se trouvait riche, que déjà il éprouvait le premier ennui de sa nouvelle condition. Il fallait prendre une résolution, pourtant...

Pierre Matrain eut voulu, maintenant, n'avoir pas détaché du haut la doublure du sac; les billets, si bien cachés, eussent pu rester là encore jusqu'à son retour au chef-lieu de la Somme; mais les remettre en place était chose impossible; par le fait, pensa-t-il, je suis bien bon de me tourmenter à ce sujet; laissons le tout dans ce sac et fermons-le à double tour; qui aura l'idée de venir voir ce qu'il contient quand j'aurai la clef en poche?

Le beau-frère de Lotand prit donc les vingt paquets, les enveloppa dans un journal, mais non sans avoir, auparavant, détaché un billet de mille francs de l'un d'eux, qu'il plia avec méthode et cacha dans les profondeurs de son porte-monnaie; puis, introduisant le précieux paquet dans une jambe de pantalon, il plaça ce dernier, plié en trois, au fond du sac; réunit ses vêtements par dessus et lui donna deux tours de clef.

La chose terminée, le gardien du trésor fut mis, par précaution, sous le lit, Pierre sortit du cabinet, le ferma également à double tour, mit la clef dans sa poche et revint dans la chambre funèbre.

Sa sœur, à genoux, aux pieds du cercueil de son mari, pleurait et priaît.

Pierre Matrain, en l'apercevant, fit un pas en arrière; la vue du cadavre lui causa involontairement un certain effroi.

La veuve, entendant du bruit, releva la tête:

—Entre, dit-elle, le malheureux qui est couché dans ce lit ne te fera aucun mal. Vivant, il te voyait avec sympathie; mort, que peux-tu craindre?

—Rien, assurément.

—Pendant que nous sommes seuls, occupons-nous un peu de l'enterrement. Demain matin, tu m'as promis de faire les démarches nécessaires pour régler l'heure du convoi?

—J'irai partout où il sera nécessaire.

—Tu te rappelleras de faire imprimer cent lettres de faire-part?

—Sans doute.

—Maintenant, autre chose: j'ai à peine un cinquantaine de francs, ici, et si modeste que soit le convoi, il coûtera deux fois plus; puisque tu ne peux me venir en aide en cette circonstance, voici ce que j'ai résolu: demain, je te donnerai ma montre d'or, mes pendants d'oreilles et quelques bijoux que j'ai dans ce coffret, tu porteras le tout au Mont-de-Piété; la somme qui te sera remise suffira, je pense, pour couvrir les dépenses.

—Y songes-tu? s'écria le serrurier; n'habitant pas Paris, comment veux-tu que j'aie engagé de tels objets? On me prendra pour un fripon et aucun prêt ne me sera fait!

—Alors, j'irai, repartit la veuve avec une certaine résolution, seulement tu resteras ici pendant mon absence.

—Comme tu voudras.

Pierre Matrain eut une pensée; elle lui traversa l'esprit comme un éclair traverse la nue: "Si je lui donnais deux ou trois cents francs?..." Mais il eut presque honte de s'être laissé aller à cet excès sentimental. "J'ai la berlue, en vérité, pensa-t-il; qu'aurait-elle dit, grand Dieu! si je m'étais oublié jusqu'à lui en faire la proposition; il y a deux heures, je lui déclarais que je ne possédais rien; quelle opinion aurait-elle de moi, si je lui jetais tout à coup entre les mains pareille somme? Mille fois non, par exemple, d'ailleurs sa dignité pourrait s'en trouver offensée, c'est si susceptible les femmes; et puis je ne serais pas quitte de ses condoléances, et chacun a bien assez à faire pour soi-même, n'est-ce pas? De plus, ce serait trahir mon heureux secret; non jamais je ne commettrais pareille sottise. Plus tard, je verrai ce qu'il y aura à faire à cet égard; pour l'instant, rien, rien, c'est mon dernier mot."

Cette chambre mortuaire lui pesait. La vue de ce cadavre, aux yeux grands ouverts et qui semblaient le regarder avec une fixité étrange, la désolation si sincère et si navrante de la veuve, entièrement à sa douleur, tout cela le gênait, l'obsédait impérieusement. Si Pierre Matrain eût possédé quelque sentiment chrétien, il fût tombé à genoux, à côté de sa sœur et aurait dit à Dieu.

"Puisqu'il vous a plu de jeter une fortune sur mon chemin, je veux m'en servir pour faire des heureux, à commencer par la pauvre femme qui, près de moi, vous invoque; je vais trouver, n'importe comment, une occasion pour lui faire savoir que je puis, d'abord, subvenir aux frais de l'enterrement de son mari, puis ensuite l'aider à sortir de la misère." Mais, Pierre Matrain n'ayant aucun sentiment religieux et bornant son horizon intellectuel aux jouissances matérielles que l'argent procure, n'eut pas même cette pensée.

Ce qu'il désirait, c'était de sortir de ce lieu que la mort remplissait; c'était de respirer l'air du dehors, de flâner une heure ou deux dans les rues de Paris, déjà éclairées par des milliers de becs de gaz; il sentait le besoin d'échapper à ce milieu lugubre, qui l'étreignait depuis son arrivée; de reprendre haleine, enfin, comme il disait. Aussi, ne pouvant s'éloigner sans donner un motif plausible de son absence, prétextait-il une commission à faire, pressée, urgente même, chez un "pays". Il dit à sa sœur qu'il serait bientôt de retour, et, touchant élan de générosité, qu'il rapporterait le dîner.

Mme Lotand le laissa dire sans l'interrompre; elle fit un signe de tête qui pouvait être considéré comme un acquiescement et ne s'inquiéta plus du singulier personnage que le hasard lui envoyait.

Pierre Matrain sortit.

Une fois dans la rue, le serrurier de la rue de la Vierge huma l'air avec délices et se redressa de toute sa hauteur. Rien ne l'obligeait plus à dissimuler sa joie, et celle-ci se traduisit par une véritable crise nerveuse. Il se mit à marcher à grands pas, devant lui, sans but déterminé, étourdi par le bruit de la rue et surtout par le choc des événements si divers qui marquaient son arrivée à Paris.

Où allait-il? Il aurait été bien embarrassé pour le dire. Il marchait à l'aventure, tantôt à pas lents, tantôt à pas précipités, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Pour s'en assurer, il entr'ouvrait discrètement son porte-monnaie, plongé jusque dans les profondeurs d'une des poches de son gilet, promenait son doigt sur le papier soyeux que la Banque de

France a adopté pour ses valeurs au porteur, et, tout heureux de le trouver là, il reprenait sa course avec une ardeur nouvelle.

Sept heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois, au moment où il arrivait à la Seine ; la fraîcheur de l'eau lui fit reprendre peu à peu le fil de ses idées :

—Voyons, dit-il à voix basse, pourquoi donc étais-je sorti ? Ah ! j'y suis : changer ce billet de mille francs et m'assurer qu'il est bon, mais, où aller ? Pareille somme entre mes mains ne va-t-elle pas faire naître des soupçons ? Vêtu comme un ouvrier endimanché, l'exhibition du précieux chiffon de papier ne causera-t-elle aucune surprise ?

A cette pensée, Pierre Matrain sentit une sueur froide lui perler sur le front.

—Allons donc, reprit-il, je deviens vraiment ridicule ; qui peut savoir ?... D'ailleurs, une idée : voilà, si je ne me trompe, les magasins de la Belle-Jardinière, dont les annonces sont le plus bel ornement de nos journaux de province ; si j'achetais un paletot de drap noir, pour la funèbre cérémonie de demain ? Je donnerai mon billet de banque en paiement ; en cas de refus, j'ai encore un billet de cinquante francs, pour faire face à l'achat ; l'important est de ne pas dépasser cette somme.

Sans prendre le temps de la réflexion, Pierre Matrain traversa la rue et entra dans les vastes magasins.

—Que désire Monsieur ? dit l'employé de la maison chargé de veiller à l'arrivée et au départ des clients.

—Je voudrais un paletot noir, répondit l'habitant d'Amiens.

—Prenez au fond du couloir, deuxième rayon.

—Je viens à Paris pour l'enterrement de...

Le commis ne l'écoutait déjà plus et s'occupait des nouveaux entrants.

Pierre Matrain se dirigea vers le rayon indiqué, non sans demander son chemin à plusieurs reprises. Arrivé à l'endroit cherché, il essaya une demi-douzaine de vêtements, en débattit le prix avec une tenacité toute picarde, et, concluant enfin à l'achat de l'un d'eux, il se présenta à la caisse escorté du vendeur, étala son billet de mille francs et resta là dix secondes sans respiration, l'œil fixé sur le caissier, cherchant à lire sur son visage l'impression qu'il ressentait à la vue de son mode de paiement.

L'employé de la caisse jeta un coup d'œil indifférent sur la valeur offerte, la mit sur une vingtaine d'autres, dans le tiroir placé à sa gauche ; puis, prenant une poignée de pièces d'or dans le tiroir de droite, il compta à l'acheteur neuf cent cinquante-cinq francs.

Un instant après, Pierre Matrain était dans la rue ; il suffoquait !

Il n'y avait plus de doute possible, les billets trouvés dans le sac de voyage étaient bons et lui, Matrain, millionnaire.

La promenade qu'il s'était proposé de faire, lui parut désormais sans objet ; il avait hâte, au contraire, de regagner le logis de sa sœur et de voir si le sac était toujours à sa place. Il lui passait les plus folles terreurs par la tête :

—Mme Lotand n'aurait-elle pas eu l'idée de l'ouvrir ? Non. Pourquoi l'eût-elle ouvert ? Pouvait-elle se douter, même en l'ouvrant, que derrière la toile qui garnissait l'intérieur il y avait une fortune ? Assurément non. Et puis, elle ne songeait guère à chercher des trésors dans un sac de voyage ; absorbée par sa douleur, elle n'avait qu'une pensée : son mari. C'était donc pure folie de craindre ; cette supposition n'avait pas le sens commun.

—C'est égal, ajouta Pierre Matrain, au lieu de dîner dans un restaurant, je vais acheter un morceau quelconque chez le rôtisseur et rentrer pour ne plus sortir. Mais, j'y songe, comment justifier l'achat que je viens de faire ? J'ai dit en arrivant que j'avais fort peu d'argent !

Pierre Matrain réfléchit un instant :

—Bah ! reprit-il, je dirai que l'ami chez lequel j'avais une commission à faire, m'a prêté cent francs, et que j'ai acheté ce vêtement pour la cérémonie funèbre de demain. Oui, mais comme il appert clairement que ce paletot est loin de coûter cette somme, il va me falloir prêter le reste pour les frais de l'enterrement. Après tout, je n'en mourrai pas pour cinquante francs, et puis, la brave femme me les rendra bien un jour ou l'autre.

Pierre Matrain, se rapprochant de la maison, entra chez un rôtisseur, acheta une moitié de volaille froide et remonta chez la veuve.

—Déjà de retour ? dit Mme Lotand en l'apercevant.

—Je t'avais promis de revenir promptement pour ne pas longtemps te laisser seule.

—C'est trop de complaisance.

—Dame, on fait ce qu'on peut. Tu dois, comme moi-même, avoir besoin de te restaurer un peu ; j'avoue que, pour ma part, je ressens des tiraillements d'estomac.

—Je n'ai pas faim.

—L'ami chez lequel je suis allé, apprenant le malheur qui nous frappe, m'a offert, comme prêt, un billet de cent francs ; j'ai acheté ce vêtement de deuil pour la triste cérémonie de demain. Si tu

désires ces cinquante francs, pour t'éviter d'engager tes bijoux demain matin, ils sont à ta disposition ; tu me les rendras quand tu pourras.

La pauvre veuve serra la main de son frère :

—Tiens, tu es bon, murmura-t-elle ; dussé-je travailler jour et nuit, avant deux mois tu auras cette somme.

Ce compliment produisit l'effet d'une douche d'eau glacée sur la tête de Pierre Matrain. On lui disait qu'il était bon, lui, l'être sans cœur et sans entrailles, lui, l'homme aux bas instincts et à la rapacité notoire ; en vérité, jamais ironie semblable n'avait frappé son oreille, jamais plus sanglant outrage ne l'avait atteint. Bon ! lui qui voyait son beau-frère à l'état de cadavre sans se sentir ému, sans prendre en pitié une pauvre femme dénuée de ressources, alors que la Providence, par un de ses coups secrets qui déjouent tout calcul humain, jetait l'or sous ses pas. Non, ce compliment devenait une injure. Pierre Matrain le sentit ; aussi s'empressa-t-il de changer de conversation.

Sous prétexte de déposer dans sa chambre le paletot qu'il venait d'acheter, il regarda, avec l'éclair de la cupidité dans les yeux, si son sac de voyage était bien à l'endroit où il l'avait placé ; le précieux objet était là. Le serrurier l'ouvrit discrètement, sans bruit, et le palpa dans tous les sens ; sa riche contenance n'avait point disparu.

Pleinement rassuré, Pierre Matrain revint près de sa sœur et mangea de grand appétit ; en vain Mme Lotand essaya de prendre quelque nourriture, la contraction nerveuse qui l'étreignait depuis quelques heures ne le lui permit pas ; elle avala deux grosses gorgées de vin ; ce fut tout.

Pierre Matrain, bien " restauré " tout à fait repu, pourrions-nous ajouter, appuya ses coudes sur la table et s'endormit.

A genoux, au pied du lit, la veuve commença à prier. Vers minuit, son frère entr'ouvrit un œil, bailla et s'étira, puis alla se coucher.

XI

Le lendemain se leva terne et blafard, avec un brouillard assez épais.

Il était neuf heures du matin quand Pierre Matrain sortit pour aller à la mairie du XII^{me} arrondissement faire la déclaration de décès de son beau-frère.

Il resta une demi-heure assis dans l'antichambre, sur un des bancs municipaux qui garnissaient les côtés, attendant que le préposé aux naissances et aux décès voulût bien recevoir la communication officielle du départ de ce monde d'un des habitants du quartier. Vers neuf heures un quart, l'employé ayant pris place sur son fauteuil à rond de cuir et jeté un coup d'œil sur ses ongles symétriquement allongés et pointus, à la manière des oiseaux de proie ou des singes, ouvrit la porte du bureau et attendit.

Pierre Matrain entra.

—Je viens pour déclarer le décès de mon beau-frère.

—Son nom dit l'employé, se disposant à écrire en marge de l'infolio qu'il tenait devant lui.

—Anselme Lotand.

—Quelle rue ?

—Saint-Antoine.

—Quel numéro ?

—Soixante-sept.

—Quelle profession ?

—Ébéniste.

—Ouvrier ou patron ?

—Ouvrier.

—Quel âge ?

—Quarante-sept ans.

L'employé municipal écrivit ses renseignements lentement, sérieusement, comme un homme convaincu de l'importance de ses fonctions ; il prit, sur une étagère en planches noircies par une couche de peinture et placé en face de son bureau, un imprimé et y porta les notes déjà inscrites sur le livre.

—Vous faites enterrer ce mort à l'église ? demanda-t-il.

—Certainement, nous ne sommes pas des chiens.

—Quelle classe choisissez-vous ? reprit l'agent de la mairie.

—La moins chère, sans pourtant prendre celle des pauvres.

Le bulletin achevé, signé, timbré et paraphé, fut remis à Pierre Matrain. A l'église, l'heure de l'enterrement fut fixé au lendemain dix heures du matin.

L'après-midi de cette journée fut employée à faire les courses nécessaires en pareil cas : lettres de faire part à prendre et à distribuer dans le voisinage ou par la poste pour les gens les plus éloignés du quartier, avec lesquels on a plus ou moins de relations amicales ou d'affaires. Pierre Matrain eut de la besogne ce jour-là, et s'acquitta de sa tâche en homme pressé d'en finir.

Plusieurs fois dans la soirée, entre deux courses, il jeta un coup

d'œil sur son sac de voyage. Son trésor était là ; personne ne songeait à le lui ravir.

Épuisée par les longues veilles des nuits précédentes, Mme Lotand se sentait incapable de passer blanche celle qui commençait. La voisine chez laquelle on avait mis en garde les deux enfants, au moment de la mort de leur père, s'offrit obligeamment pour veiller le mort ; les bons cœurs sont moins rares qu'on ne le suppose à Paris. La veuve se retira dans la pièce voisine pour y prendre quelque repos ; quant à Pierre Matrain, il prétextait une fatigue extraordinaire et se coucha vers huit heures.

Le moment de la séparation arriva enfin, non sans une violente explosion de douleur de la part de l'épouse ; il semble que le don des larmes soit devenu, en maintes circonstances, la part exclusive des pauvres gens.

Un peu avant dix heures, un char d'apparence modeste s'arrêta dans la rue ; les croque-morts montèrent avec le cercueil jusqu'au logement désigné et se mirent à leur funèbre besogne ; puis, l'instant venu, descendirent la bière et la placèrent sur le char ; l'ordonnateur donna le signal du départ. Pierre Matrain, ayant à ses côtés les deux enfants, conduisait le deuil ; trente personnes suivaient le convoi.

La cérémonie terminée, Pierre Matrain revint chez sa sœur et annonça son départ pour le soir même ; il avait hâte de quitter la pauvre maison ; ce triste intérieur lui pesait ; ces larmes qu'il voyait répandre autour de lui, alors que son âme était intérieurement tout à la joie et à l'orgueil, causé par sa fortune subite, tout cela le gênait, l'irritait et l'accusait trop brutalement ; il lui tardait de se retrouver seul, pour bien se faire à l'idée qu'il était riche et que, dorénavant, il pouvait commander en maître.

Mme Lotand, entendant son frère parler de son départ pour le soir même, le supplia de rester jusqu'au lendemain.

— Ne m'abandonne pas dans un moment si cruel, lui dit-elle ; tu n'a rien qui t'empêche de me consacrer un jour de plus ; d'ailleurs j'ai à te parler de mes enfants.

— C'est que la besogne me réclame là-bas.

— Tu m'as dit, à ton arrivée, que depuis plus de trois mois, tu n'avais rien à faire.

— Sans doute ; mais la paix étant signée, le travail va revenir ; j'ai plusieurs clients à voir, et le plutôt sera le mieux ; je ne voudrais pas manquer leur commandes.

— A vingt-quatre heures près...

— Non ; c'est décidé ; je pars aujourd'hui.

— Alors, assieds-toi et causons. Mon André va prendre ses treize ans ; si son père eût vécu plus longtemps, j'eusse envoyé l'enfant en classe ; mais, le malheur nous frappant, il ne faut plus y songer ; le moment est venu de lui choisir une profession. Veux-tu l'emmener avec toi et lui apprendre ton métier ? Je ne te parle pas de payer son apprentissage, je reste sans ressources avec deux enfants à élever par mon travail, et Dieu sait, malgré tous les beaux discours des philanthropes, ce que rapporte à Paris le travail d'une femme ; non je veux te dire : Veux-tu me rendre ce service ? Je t'en salue gré éternellement.

— C'est à voir, oui, c'est à voir, répéta Pierre Matrain, véritablement contrarié de cette ouverture.

— Dans quelques temps, André, qui a bonne volonté, pourra déjà te devenir utile ; ce que tu auras avancé pour lui, dans la première partie de son apprentissage, il t'en dédommagera dans la dernière ; tu lui auras mis le pain à la main, et rien n'est plus doux au cœur comme le souvenir d'une bonne action.

— Quant à emmener ton fils avec moi, c'est impossible, ayant tout juste l'argent nécessaire pour prendre mon retour. Certes, je ne demande pas mieux que de lui apprendre le métier de serrurier ; j'en vais parler à ma femme, examiner ensemble ta proposition et tâcher autant que possible de te donner satisfaction ; mais je ne dois pas te laisser ignorer que c'est une profession bien ingrate, qui nourrit à peine son homme ; je t'avoue même qu'il me prend, parfois des envies de la quitter.

— Et que ferais-tu ?

— Que sais-je ; j'entreprendrais un commerce quelconque, dans les fers en gros, par exemple ; c'est bien le moins, si je n'arrive pas à faire des gains plus brillants ; mais tout cela demande réflexion ; ce n'est pas dans un instant qu'on peut prendre une décision.

— Ainsi, Pierre, tu me refuses, reprit avec amertume la pauvre mère qui commençait à voir clair dans le jeu de son frère.

— Je n'ai pas dit cela.

— Tu le penses, c'est absolument la même chose. L'âge ne t'a donc pas changé ? Enfant tu ne songeais qu'à toi, tu n'aimais que toi-même ; homme fait, je te retrouve plus égoïste que jamais ; j'en suis profondément affligée.

— Trêve à tes injures s'il te plaît.

— Ce ne sont point des injures, mais la simple constatation d'un fait. Tu n'as pas d'enfants et j'en ai deux ; l'un pourrait, en apprenant à travailler chez toi, pour son pain, te payer un jour de ta peine

au-delà de tes avances pendant le temps de son apprentissage et tu refuses. Va, je ne suis pas la dupe de tes excuses. N'en parlons plus ; je ferai comme je pourrai, Dieu n'abandonne pas les orphelins.

— Puisque que tu le prends sur ce ton, poursuivit Pierre Matrain, furieux d'avoir été si bien deviné, je pars.

S'emparant vivement de son sac de voyage dans le coin de la chambre où il l'avait placé, il revint dans la pièce principale et se dirigea vers la porte.

— Au revoir ! dit-il, et il sortit.

— Mauvais cœur, égoïste, murmura Mme Lotand. Puis se tournant vers ses deux enfants, témoins de cet entretien : Vous n'avez plus que moi sur la terre, mes chers petits, puisse le ciel nous venir en aide !

Une fois dans la rue, Pierre Matrain gagna la place de la Bastille à pas précipités ; il craignait que sa sœur le rappelât. D'une marche un peu moins rapide il prit la rue de Rivoli et la suivit jusqu'au Palais-Royal, il était midi, il n'avait pas déjeuné.

— Comment, se dit-il intérieurement, nous sommes au milieu du jour et je suis encore à jeun ? C'est simplement stupide ; cette pleurnicherie en est la cause ; plus souvent, que j'irai m'embarrasser de son André, que chacun fasse pour soi, et... ça n'embêtera pas les autres. Voyons, j'ai une faim d'ogre ; toutes ces marches et ces contre-marches m'ont mis en appétit ; où vais-je aller déjeuner ? Avant de quitter Paris, que je fasse au moins un bon repas dans ce quartier, je n'ai que l'embarras du choix. Cela coûte un peu cher c'est vrai, mais, ajouta Pierre Matrain en souriant malicieusement, ma fortune me permet cette dépense.

Se dirigeant donc vers la galerie de Valois, il entra dans un des meilleurs restaurants installés aux étages supérieurs, se plaça à une table isolée, dans un angle d'une des salles à manger, mit son sac de voyage sous la table, appuya ses pieds dessus et prit connaissance du menu de la journée.

Si le serrurier de la rue de la Vierge était ladre pour autrui, l'équité nous oblige à reconnaître qu'il était fort généreux pour lui-même ; cela faisait compensation.

Semblable à ces naufragés, jetés sur une île déserte, qui n'ont pour se nourrir que quelques racines sauvages et en arrivent à idéaliser les mets qu'on leur servait jadis sur la terre ferme, de même Pierre Matrain, en lisant cette carte du restaurateur, sentit augmenter démesurément son appétit ; un frisson de volupté gourmande parcourut tout son être. En le voyant dévorer avec une glotonnerie sans égale les plats qu'on lui servait, le patron de l'établissement dut être fier des talents culinaires de son maître-queux, et le choix qu'il fit des vins, dut donner au sommelier, comme aux garçons qui le servaient, une haute idée, non seulement de sa fortune, mais encore de son savoir comme gourmet.

L'addition s'éleva à dix-neuf francs et quelques centimes.

Pierre Matrain jeta une pièce de vingt francs sur la table et abandonna la monnaie au garçon ; une fois n'est pas coutume !

L'employé l'accompagna jusqu'à la porte, ouvrit celle-ci avec un empressement obséquieux et salua jusqu'à terre.

— Il n'y a vraiment qu'à Paris qu'on puisse faire bonne chère, pensa Pierre Matrain, en descendant les escaliers ; il oubliait, le misérable, qu'à l'autre bout de la ville sa sœur n'avait peut-être pas de pain à donner à ses enfants, et qu'avec le total de son déjeuner il aurait pu leur assurer la vie pour une semaine. Le train part à quatre heures, il en est deux, j'ai donc le temps de me promener dans les beaux quartiers, ajouta-t-il, en continuant son monologue.

Il arrivait à l'entrée de la rue Vivienne ; sa route se trouvait tout indiquée ; il prit le trottoir de droite, toujours son sac à la main, s'arrêtant devant chaque magasin pour en examiner les exhibitions ; les nombreuses photographies des personnages célèbres ou réputés tels, qui garnissaient les vitrines, captivèrent son attention. Les fumées de la gloire et peut-être aussi du vin qu'il avait bu, lui firent entrevoir pour lui-même sa place dans ce panthéon d'images. Comment en arriver là?... Il y réfléchirait ; avec un million on peut faire tant de choses !

Parvenu au boulevard Montmartre, il tourna à droite, flanant comme un bon provincial qui a du temps à perdre, sans pourtant négliger de caresser du regard le précieux sac qu'il avait à la main.

Il contemplait attentivement chaque objet, et admirait tous les produits, si merveilleusement travaillés, étalés dans les devantures des magasins. Cent fois l'envie lui vint d'acheter une montre, un bijou, un de ces mille riens artistiques enfin, dont la vue l'avait séduit ; toujours il sut maîtriser son désir, son achat pouvant, dans l'état précaire où les siens le connaissaient, sembler anormal et le faire soupçonner.

Il était trois heures et demie lorsqu'il arriva à la gare de départ.

Le receveur de la Compagnie du Nord, préposé à la délivrance des billets, venait d'ouvrir son guichet. Deux ou trois voyageurs pas-

sèrent devant l'agent et allèrent prendre place dans la salle d'attente. Pierre Matrain se présenta à son tour ; pour tirer plus facilement son porte-monnaie des profondeurs de la poche de son pantalon, il déposa son sac de voyage à ses pieds et se plaça devant le guichet.

Il était venu à Paris en troisième classe, il trouva bon, pour le retour, de prendre un billet de seconde, les voyageurs y étant moins nombreux dans chaque compartiment, paraissant mieux élevés et surtout moins communicatifs que la dernière classe ; notre Amiennois ne tenait pas à entamer une conversation suivie pendant le trajet, les trois heures qu'il allait passer en chemin de fer devant, au contraire, lui permettre de réfléchir et de se tracer une future ligne de conduite vis-à-vis des siens, pour éviter toute question indiscrette, car il n'entendait pas leur raconter l'étonnante aventure dont il était le héros.

—Une seconde, Amiens, demanda-t-il au receveur.

—Douze francs dix centimes.

—Voilà.

—Circulez, ajouta le facteur qui se tient toujours à côté du guichet, dans un but d'ordre intérieur.

Pierre jeta un cri perçant :

—Mon sac, cria-t-il, mon sac de voyage, où est-il ? On me l'a volé !

—Le voilà, repartit le facteur ; il gênait le passage, je l'ai repoussé du pied de l'autre côté.

—Ah ! soupira le serrurier de la rue de la Vierge, je tremble encore.

S'emparant vivement de son bien, il eut un sourire intraduisible.

Le cri qu'il avait poussé si subitement avait fait accourir trente personnes, peut-être, qui se promenaient dans la galerie.

—Qu'est-ce ?

—Qu'y a-t-il ?

—Un accident ?

—Mais non, répliqua le facteur, c'est monsieur qui craignait d'avoir perdu sa valise.

—Est-ce qu'elle recelle un magot ?

—Des diamants ?

—Mon linge et mes habits seulement, se hâta de répondre Pierre Matrain, et à peine remis de sa frayeur.

Le groupe partit d'un éclat de rire.

—Est-il bête, ce rural !

—En voilà du bruit pour rien !

—Dites donc, mon brave homme, est-ce que vous êtes premier ténor à l'orphéon de votre chef-lieu ?

—C'est à rendre jaloux ses pareils de Montmorency.

Ce fut un feu roulant de sarcasmes à subir.

Pierre Matrain n'y fit nulle attention ; il était en possession de son sac, que lui importait les facéties de ces désœuvrés ! Il leur tourna le dos, entra dans la salle d'attente au moment où l'un des surveillants ouvrait les portes donnant accès sur le quai, monta dans une voiture qui se trouvait en face et ne songea plus aux huées du dehors.

Le train partit.

Deux dames et un enfant étaient déjà installés dans le compartiment quand Pierre Matrain y monta.

Il s'empara d'un coin qui était libre, plaça son sac sous la banquette, de manière que le talon de son soulier restât en continuel contact avec le cuir ; pour se donner une contenance, il déplia un journal qu'il avait acheté sur le boulevard Magenta, et le parcourut des yeux.

Quand le train eut dépassé Saint-Denis, il laissa retomber la feuille sur ses genoux, ferma doucement les yeux et se mit à songer :

« Dois-je faire part à ma femme de ma trouvaille, en lui demandant de n'en parler à personne ? La prudence me conseille de n'en rien faire, pensa-t-il intérieurement, après quelques minutes de réflexion ; les femmes ont toujours une certaine tendance à parler, la mienne, principalement ; un mot pourrait lui échapper et je n'ose en calculer les conséquences. Dans un moment de mauvaise humeur, de querelle entre nous, comme cela arrive quelquefois, elle me jetterait mon million à la figure avec un sans-gêne impardonnable ; dans sa colère, je la crois capable d'aller raconter à mon frère le fin mot de l'aventure. Non, mille fois non, Mme Matrain ne saura rien. Voilà un point réglé.

« Maintenant, où vais-je cacher cette fortune ? »

A cette question qu'il s'adressait à lui-même, Pierre resta longtemps sans répondre ; ne pas divulguer qu'il la possédait n'était rien, il ne fallait pour cela qu'un effort de volonté, mais la mettre en lieu sûr, dans un endroit assez ignoré pour qu'aucune main profane ne puisse la ravir, voilà l'important. A cette pensée, les cheveux de Pierre Matrain se dressèrent et un gros soupir s'échappa de sa poitrine.

« Je comprends le tourment d'être riche, continua *in petto*

le frère de Mme Lotand, je ne me serais jamais douté qu'un millionnaire pût éprouver des ennuis.

« Enfermer ces billets de banque dans un solide coffret de fer, c'est la chose la plus simple ; mais où mettre ce coffret ? Creuser un trou dans ma cave et l'enfourner ne présente rien d'impossible ; seulement, quand je voudrai en retirer quelque argent, il faudra le sortir de cette cachette, puis le remettre ; toute cette terre remuée éveillera l'attention, et le mystère sera bientôt expliqué. Je pourrais, sans doute, ne pas toucher d'ici à quelques années ce coffret ; alors à quoi bon un trésor si ce n'est pour en jouir à un moment donné. Je me garderai, par exemple, d'aller trop vite en besogne, car ce serait attirer sottement l'attention de mes proches et de tout le quartier sur mes faits et gestes : Jacques, propriétaire du sac, voudrait le magot ou tout au moins la moitié ; ah ! mais non, pas exemple, je ne l'entends pas de cette oreille-là ; qui trouve garde, voilà comme j'entends les choses, moi.

« Si je dissimulais ce coffret dans un mur, continua Pierre Matrain, il me serait plus facile de le surveiller, de l'ouvrir, au besoin ?... C'est une idée... Non, elle ne vaut rien : un incendie peut se déclarer, une pierre se détacher et le laisser voir ; une main leste l'aurait bientôt fait disparaître et je reviendrais Gros-Jean comme auparavant.

« Mais, j'y pense, pourquoi ne pas placer cet argent ?... pourquoi ? reprit Pierre Matrain, parce que ce serait me jeter bêtement dans la gueule du loup ; un serrurier de cette bonne ville d'Amiens placer un million ?... Tous les journaux en parleraient ; on se demanderait combien j'ai fait de serrures pour économiser cette somme ; les vieilles femmes diraient que j'ai conclu un pacte avec Satan et se signeraient à mon approche ; la police, qui a de fines oreilles et un sentiment de curiosité poussé à l'excès, m'horripilerait de ses questions ; ah ! je serais dans de beaux draps, vraiment : procès, prison, galères, que sais-je, grand Dieu ! Heureusement que je ne suis pas si fou ; non, pas de placement, présentement, du moins, plus tard, nous verrons ; le temps est un grand calculateur ; il sait résoudre les problèmes les plus difficiles, je lui soumettrai celui-ci.

« Très bien, mais j'en suis toujours à trouver ma cachette.

XII

Le train arrivait à Creil, que Pierre Matrain n'était pas plus avancé qu'à son départ de Paris ; il avait beau mettre son esprit à la torture, son imagination rebelle lui refusait de le servir ; il fallait prendre une prompt résolution, pourtant. Dans une heure on serait à Amiens, et, pour réfléchir, alors il serait trop tard.

Les voyageurs qui se trouvaient dans le compartiment de Pierre Matrain avaient, à peine en route, engagé la conversation, sans, toutefois, parvenir à faire cesser le mutisme de leur taciturne voisin. De quoi causèrent-ils ? De mille choses insignifiantes, conversations à bâtons rompus, comme on les fait en chemin de fer et que l'arrivée à une gare destinataire interrompt si facilement, sans aucun regret pour les auditeurs.

En quittant Creil, les voyageurs, qui avaient passé les cinq minutes d'arrêt au buffet, reprirent la conversation interrompue.

—Vous disiez donc, Madame, demanda la personne assise en face, comme au départ de Paris, que ce Monsieur est prisonnier en Allemagne ?

—Depuis cinq mois, tout à l'heure.

—A son retour, il devra en avoir long à raconter ?

—A coup sûr ; ses lettres à la famille où je suis en service sont, du reste, des plus intéressantes.

—Ecrit-il souvent ?

—Rarement.

—Cependant, il ne peut tout dire sur sa captivité ?

—Non, mais il laisse deviner.

—Pauvre jeune homme !

—Ah ! il peut se vanter de l'avoir échapper belle ; les Prussiens le tenaient pour mort.

—Le lâcheront-ils, seulement ?

—Il le faudra bien, puisque la paix est faite. Mlle d'Arnel attend ce moment avec impatience.

—Un brillant mariage doit s'en suivre, alors ?

—Il était sur le point de se faire au moment où la guerre a éclaté, M. de Vaunaye, appelé d'urgence en Amérique, auprès d'un oncle qui allait mourir, est parti aussitôt pour lui fermer les yeux et recueillir sa succession. En voilà une drôle d'histoire que sa succession : Figurez-vous que ce brave homme de Français — plus original que tous les Américains ensemble — n'avait rien trouvé de mieux que de cacher un million de billets de banque dans un sac de voyage.

—Bah !

—Rien n'est plus vrai.

—Quand je dis dans un sac, je me trompe ; je devrais ajouter entre la doublure du sac et le cuir extérieur.

—Quelle idée !

—Pour revenir en France, son neveu s'est servi, naturellement, du précieux objet comme d'un sac ordinaire, mais en ayant constamment l'œil dessus et ne l'abandonnant à personne.

—Je le crois sans peine.

—Tombé entre les mains prussiennes, par suite de la lutte qu'il a eu à subir, M. de Vaunaye, laissé pour mort, n'a plus revu son sac et, depuis lors, n'en a plus entendu parler.

A ces paroles, Pierre Matrain fit malgré lui un violent soubresaut.

Ses voisins tournèrent la tête de son côté, croyant qu'il se réveillait en sursaut, mais n'attachèrent aucune importance à ce brusque mouvement et continuèrent leur conversation :

—Le sac aura pris le même chemin que nos pendules ?

—C'est probable.

—Et ce trésor est à jamais perdu pour son propriétaire.

—C'est certain.

Pierre Matrain, qui avait refermé les yeux et demeurait immobile, respira ; ce " c'est certain " lui tomba sur le cœur comme une rosée rafraîchissante, délicieuse ; les dernières paroles qu'il venait d'entendre le tranquillisaient, en soulevant, pour lui, un coin du voile derrière lequel se cachait l'histoire de ce sac de voyage. Pour tout le monde, les Allemands s'étaient emparés du million ; comment donc, ils en étaient bien capables, et le sac fût-il retrouvé vide, chose peu probable, que personne ne pourrait accuser le détenteur d'avoir pris la somme ; tout allait pour le mieux ; le serrurier de la rue de la Vierge triomphait.

—Soyons un peu moins pusillanime, pensa-t-il ; il y a un dieu pour les... , le mot fripons allait sortir de ses lèvres, mais il se remit à temps.

La conversation ayant pris un autre tour, Pierre Matrain renoua le fil de son monologue interrompu ; on approchait d'Amiens.

Malgré tous ses efforts, son imagination rebelle ne pût venir à bout de trouver une solution ; ce qu'il venait d'apprendre touchant le sac de voyage l'avait complètement démonté.

Il se disait vainement que les Allemands passaient pour seuls coupables et que pas une âme humaine ne le soupçonnait, lui, d'avoir ce sac en sa possession, rien n'y faisait ; Pierre se sentait mal à l'aise, soucieux, inquiet, le légitime possesseur devant, à son retour d'Allemagne, habiter la Picardie ; et puis, il faut bien le dire, il y avait le cri de la conscience, dont le monde se moque parfois, mais qui résonne si impérieusement dans le cœur de l'homme, et ce cri, mille fois répété, se traduisait ainsi :

" Ce million n'est pas à toi ; c'est par hasard qu'il se trouve en ta possession ; tu sais maintenant à qui il appartient, ou tu peux le savoir en demandant à ta voisine de compartiment le nom du jeune homme qui paie sa bravoure pour son pays par de longs mois de captivité."

Demander cela ? Pierre Matrain n'y songeait pas ; à quoi bon cette sottise curieuse ? Il était de l'école de tant de gens qui prétendent que la crainte du gendarme est le commencement de la sagesse, et que ce qu'on trouve est bon à garder.

Aller prendre vingt francs dans la poche de son voisin, il ne l'eût pas fait ; mais un million venant à lui, pourquoi le refuserait-il ?

Au surplus, ce sac appartenait à son frère, il lui avait été laissé pas un soldat ennemi, tué au feu ; qui assurait, d'ailleurs, que ce sac fût celui dont parlaient ces bavardes ? C'était donc, au pis aller, un partage à faire, entre Jacques Matrain et lui-même, mais non avec d'autres.

A ce mot de partage, Pierre Matrain sentait la sueur lui perler sur le front et son cœur défaillir. " Plutôt mourir ! pensa-t-il, ce serait une sottise capitale et je ne suis pas assez niais pour la commettre. Ah ! quant à rendre le sac à mon frère, rien de mieux ; mais ce qu'il contenait, jamais ! jamais !..."

C'est pendant l'émission de ces arguties malhonnêtes que le train entra en gare.

Pierre Matrain laissa les deux femmes descendre les premières ; lorsqu'elles furent à plusieurs pas en avant, du côté de la sortie, il tira son sac de voyage de dessous la banquette et descendit du train.

Arrivé à la hauteur du boulevard, il prit une rue à droite, puis une autre, et arriva bientôt à sa porte. Il faisait nuit noire ; il n'y avait personne dans la maison ; Mme Matrain était sortie sans doute pour chercher son dîner ou faire la causerie chez une voisine.

Pierre retira prestement son million du sac et y remplaça aussitôt son bagage ordinaire. Profitant de cette solitude momentanée, il enveloppa à la hâte les vingt liasses de cinquante mille francs, moins un billet pris à Paris, comme nous l'avons vu, recouvrit le tout d'une feuille de papier goudron, l'attacha avec une solide ficelle et jeta provisoirement, ce paquet sur le haut bahut qui garnissait un angle de la chambre à coucher. " Demain nous verrons, pensa-t-il, à lui donner une meilleure place ; pour ce soir rien à craindre, et

comme l'on dit sur les prospectus des agences matrimoniales parisiennes : " Silence et discrétion."

Mme Matrain rentra.

—Déjà ? fit-elle étonnée, en apercevant son mari.

—C'est un mot de reproche, riposta le serrurier.

—Tu devais revenir lundi ?

—Lotand est mort.

—Ton beau frère ?

—Il venait de trépasser comme j'arrivais chez lui ; nous l'avons enterré ce matin.

—Et tu reviens ce soir ; voilà ce qui s'appelle passer peu de temps à consoler ta sœur.

—Que voulais-tu que je fisses là-bas ?

Mme Matrain regarda, un instant son mari avec dédain, j'allais dire avec une nuance de dégoût assez prononcée :

—Quel sans-cœur tu fais, reprit-elle ; va, je te reconnais bien là ?

—Herminie !...

—Après ? ne prends donc pas, je te prie, tes airs courroucés, tu sais bien qu'ils ne m'effrayent pas.

—Je te défends de m'insulter.

—Ce serait peine perdue. Ainsi voilà une pauvre veuve avec deux enfants à sa charge : que va-t-elle devenir ?

—Oh ! à Paris, il y a toujours des ressources ; le travail, du reste, reprend déjà.

—En si peu de temps, avoir pu s'en assurer, c'est prodigieux de ta part ; alors tu es bien tranquille sur son sort, n'est-ce pas ?

—Je t'enjoins de te taire : tes sarcasmes me déplaisent.

—C'est fâcheux, vraiment, Pourquoi n'as-tu pas ramené ici l'aîné des enfants, il est d'âge à travailler, tu lui aurais appris ton métier ; ta sœur eût été soulagée d'autant.

—Tu en parles bien à ton aise ; une bouche de plus dans un ménage s'aperçoit ; c'est un surcroît de dépenses.

—Ce que tu aurais fait pour ton neveu la première année, il te l'aurait rendu en travail la seconde ; un bienfait n'est jamais perdu.

—Pour celui qui le reçoit, a-t-on dit ; moi j'ajoute : pour celui qui le garde.

—Égoïste !

—Il n'y a que ceux-là qui réussissent.

—Alors, tu mérites de devenir millionnaire.

—Qui sait ?

—Il est temps que tu t'y mettes.

—C'est aussi mon opinion.

—Mauvais cœur ! poursuivit Mme Matrain ; vrai, tu me dégoûtes. Nous ne sommes pas riches ; la gêne a ses grandes entrées ici, trop souvent, hélas ! mais quand il y a du pain pour deux, il y en a pour trois, surtout quand ce troisième est l'enfant d'une sœur, pauvre elle-même et venant de perdre son mari.

—Assez, te dis-je ; j'ai faim, donne-moi à dîner.

—Ne t'attendant pas je n'ai rien préparé.

—Prépare alors.

Mme Matrain, sans daigner répondre à l'injonction de son mari, sortit sur ces mots pour aller acheter le nécessaire.

Pierre Matrain, voyant partir sa femme, respira.

Son sac de voyage était à ses pieds, son trésor en lieu sûr, pour vingt-quatre heures, au moins ; que lui fallait-il de plus ?

Le serrurier de la rue de la Vierge éprouva un bien-être relatif : " Oh ! ces femmes, murmura-t-il, quelles tigresses, comme elle vous remuent d'un seul mot ; le matin, elles vous prêchent l'économie ; le soir, elles rendraient des points, pour la charité, à saint Vincent de Paul ; heureusement que j'ai bonne tête et ne fais en définitive, que ce qu'il me plaît. Maintenant, observons-nous plus que jamais ; j'ai charge d'écus. Pour tout au monde, Monsieur Matrain, ajouta le serrurier en se parlant à lui-même, pas de gros mots, pas de colère avec la maîtresse du logis ; soyez bon, patient, il y va de votre sécurité personnelle, car ma digne épouse, si jamais elle apprenait ma trouvaille, serait capable, dans un moment de colère, de me dénoncer au procureur ; je frémis en y songeant. Maintenant, réflexion faite, je vais me confectionner une boîte en fer forgé, bien solide et ouvrant à secret ; j'y renfermerai mes billets de banque, puis en descellant une pierre de la cave, je lui trouverai bien une cachette inabordable pour tout autre que moi ; dès demain l'affaire sera en train et Herminie n'y verra que du feu."

Le lendemain, effectivement, Pierre Matrain se mit à la besogne ; vers midi, le coffret était terminé. Profitant d'une absence de sa femme, il s'enferma dans sa chambre et y plaça ses valeurs ; le coffret fermé, il le cacha provisoirement sous l'armoire qui contenait le linge. Quelques jours plus tard, un angle obscur du mur de la cave reçut le précieux dépôt. Mme Matrain ne se doutait de rien.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897



Frantz, avait-elle dit, voyez comme ce vieillard me regarde.

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

III

(Suite)

D'un trait elle en huma la moitié et, stupéfiée, médusée, elle s'arrêta.

Ce vin ne possédait pas son bouquet ordinaire.

Oh ! ce parfum maudit ! cette odeur damnée ! elle s'en souvenait bien ! C'était celui-là même qu'elle avait senti sur les roses, le soir où elle avait été enlevée.

Elle repoussa le verre, voulut se lever, courir à la cachette ou, adroitement, elle avait dissimulé ses épingles...

Elle ne le put, la tête lui tournait, et sans le secours de Zorka elle se fût écroulée sur le tapis.

Zorka la contempla durant un court moment, puis elle l'enleva dans ses bras nerveux, la cerclant et la ceinturant avec une précaution infinie.

Puis elle la porta sur le grand lit de milieu, la déshabilla, la coucha et se retira sans bruit, laissant la chambre sans veilleuse et plongée dans une obscurité opaque.

Au moment où, soulevant la lourde portière, elle quittait l'appartement, elle rejoignit quelqu'un qui, évidemment, dans le noir, se tenait aux aguets.

Et elle répéta ces mêmes mots, prononcés par la mystérieuse ombre qui s'était approchée de la couche de Fabienne, armée d'une lanterne sourde :

— Elle dort.

Puis tout retomba dans le plus profond silence.

Fabienne ne se réveilla point à l'heure habituelle. Le douzième coup de midi, depuis un long moment déjà, avait sonné lorsqu'elle fit un mouvement et tenta un effort pour soulever ses paupières alourdies.

Enfin, tout à fait elle rouvrit les yeux et rappela à sa mémoire les événements de la veille.

L'odeur maudite !... Le vin de Chio !... La perte immédiate du sentiment...

Pourquoi ?

Meres, les médecins vous diront que presque la moitié des maladies des enfants sont causées par les VERS et que les

CREMES CHOCOLAT DE DAWSON

sont le meilleur remède (Se vend partout. contre les **VERS**. 25c LA BOITE

Il ne lui était survenu rien d'anormal.

Elle se dressa sur son séant... cherchant la clé du mystère.

Lasse!... Très lasse elle se sentait... Mais en même temps elle s'aperçut qu'elle éprouvait au bras gauche une légère douleur.

Elle sonna.

Et aussitôt Zorka apparut.

—Que s'est-il passé hier au soir? demanda Fabienne.

—Je ne sais.

La prisonnière releva la manche de sa chemise de nuit, d'une soie à la fois douce et épaisse.

Et alors, avec une indescriptible stupeur, au milieu de son bras blanc, arrondi, dont les méplats satinés avaient des luisants et des reflets d'agate, elle vit une petite bande de flanelle rouge, serrée, pressée et qui entourait et cerclait la saignée.

En faire sauter l'épingle à pointe cachée, l'épingle de nourrice qui la retenait, fut l'affaire d'une seconde.

Et alors elle aperçut une sorte de piqûre... Une microscopique raie rouge, bordée de rose, qui, au toucher, lui fit l'effet d'une très légère brûlure.

Il était patent que, sur elle, avait été pratiquée l'opération nommée phlébotomie ou saignée veineuse.

Pourquoi?... Par qui?

C'était là le mystère.

Interroger à nouveau Zorka était parfaitement inutile. La Tzigane ne voulait point parler.

—Je ne puis rien dire, maîtresse, répétait-elle, rien!... Je ne sais rien!...

Le fait demeurait seul, patent, indéniable.

La phlébotomie ou saignée veineuse, si fréquemment employée au temps jadis, et si délaissée aujourd'hui par la médecine, présente très souvent des accidents, tels que des syncopes accompagnées de mouvement convulsifs de la face. En tout cas, elle est presque toujours suivie d'un sentiment plus ou moins prononcé de défaillance.

L'anémie est la résultante ordinaire des saignées; cependant, cette opération a produit d'autre part d'excellents résultats, et bien des malades l'ont admirablement supportée.

Nous ne citerons qu'un exemple:

Brillouet, chirurgien de l'hôpital de Chantilly à la fin du siècle dernier, si nous ne nous trompons pas, eut dans son service une jeune fille sujette à des vapeurs épileptiques et qui, arrivée à l'âge de dix-neuf ans, avait été saignée *plus de mille fois*.

Elle finit cependant par guérir, se maria, et jouit dès lors d'une parfaite santé.

Le tempérament de Fabienne était tellement fort, son sang si riche et si pur, sa nature si vaillante, sa constitution si robuste, qu'une fatigue seule résultait de l'opération.

Le lendemain il n'y paraissait plus.

Deux jours plus tard elle reprenait ses travaux, ses promenades en traîneau, ses séances de patinage.

Elle demeurait violemment intriguée et son esprit se livrait à des suppositions véritablement folles.

Son éducation avait été trop étendue pour qu'elle n'eût pas connaissance des légendes enveloppant la mystérieuse histoire de l'alchimie.

Elle savait que de tous temps des fous, affectés d'une monomanie scientifique, ont cherché, durant toute leur vie, le secret du grand œuvre, c'est-à-dire la pierre philosophale ou, autrement, le moyen de faire de l'or.

Et pour en arriver là, ils employaient le sang humain qui entrait pour une grande part en leurs fabuleuses et extraordinaires combinaisons.

Et durant des nuits, elle fut poursuivie par d'affreux cauchemars.

Elle se croyait la proie d'un monstre fantastique, empuse, strige ou vampire, qui, porté par ses immenses ailes de chauve-souris, s'approchait d'elle durant son sommeil et s'enivrait de son sang jusqu'à la dernière goutte.

Réveillée, bien loin d'elle elle chassait tous ces fantômes... Mais... la réalité?... Quelle était-elle?...

Encore une fois, nul indice ne pouvait la mettre sur la voie.

Huit jours s'écoulèrent sans amener d'incident notable. Avec une énergie provenant d'une idée fixe, celle de conserver ses forces pour s'évader, elle cherchait à s'entraîner, à prendre de l'exercice, à manger... L'évasion est le droit du captif; la fuite, celui de l'esclave...

Impossible de penser qu'elle ruminait un projet quelconque.

En fille intelligente, elle avait reconnu qu'elle perdrait son temps à rendre sa suivante responsable de la séquestration dont elle était victime et aussi du traitement qui lui était infligé.

Un jour, elle ne peignit point, ne fit point de musique, demanda son déjeuner de bonne heure.

Puis elle témoigna le désir de se promener en traîneau aussitôt après son repas.

Obéissant, comme toujours, à ses moindres caprices, Zorka commanda aussitôt l'attelage et elles partirent toutes deux pour le lac que dorait encore ce jour-là le froid soleil.

L'attelage attaché à un poteau au moyen d'un licol, les patins chaussés, Fabienne, sur la glace, commença de décrire ses gracieuses arabesques.

Puis, au beau milieu d'une courbe, au moment où Zorka avait le dos tourné, d'un coup de patin donné droit elle gagna le bord à la place où l'attelage attendait, sauta dans le traîneau après avoir dénoué le licol, endossa sa pelisse, et saisisant le fouet, cingla les trois chevaux qui bondirent en avant, s'emballant avec une rapidité vertigineuse.

C'était insensé, c'était fou!... Mais comme le disait Fabienne, "qui ne risque rien n'a rien".

Tournant la tête, elle put voir Zorka qui, les bras croisés continuait à zigzaguer sur le lac comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

Les chevaux couraient toujours.

Où allait Fabienne? Elle n'en savait rien!

Droit devant elle.

Était-elle dans un parc? Ce parc était-il fermé?... Les murs en étaient-ils infranchissables?... Autant de questions qu'elle prétendait résoudre.

Elle avait engagé le traîneau en une allée large, spacieuse et qui semblait s'étendre au loin... Sur la neige durcie, l'attelage volait...

Hélas! elle dut bientôt s'apercevoir qu'insensiblement l'allée tournait et qu'elle décrivait un long cercle sans fin, car bientôt elle se retrouva au même point sans que les chevaux eussent un seul instant modéré leur allure.

Alors elle arrêta l'attelage, défit ses patins, mit pied à terre et s'élança à travers bois.

Elle atteignit bientôt une sente étroite se contournant, à angles accentués.

Des cyprès et des pins de Norvège, taillés en charmille, formaient comme une sorte de verte muraille.

Résolument elle s'y engagea, marchant d'un pas vif et alerte; ce sentier la conduirait bien quelque part.

Une autre allée coupait la première, puis une autre, et encore...

Fabienne voulut revenir sur ses pas... et elle s'égarait en ce dédale.

Bien vite, cette fois, elle eut le mot de l'énigme.

Elle comprit qu'elle se trouvait dans un labyrinthe.

Nos ancêtres avaient la passion des labyrinthes. Il y a deux siècles, on ne dessinait pas de parc sans en disposer un. La mode, et les architectes s'y appliquaient, consistait à les rendre aussi compliqués que possible.

On se souvient certainement que le labyrinthe est une réunion d'allées très rapprochées entre elles, tortueuses, contournées et tellement disposées les unes par rapport aux autres que lorsque l'on y est engagé, il devient pour ainsi dire impossible, si l'on ne connaît pas certains points de repère, de sortir de cet inextricable labyrinthe, dont le labyrinthe du Jardin des Plantes ne saurait nous donner qu'une faible idée.

Fabienne comprit qu'elle tournait et retournait sur elle-même; elle chercha à se reconnaître, voulut comprendre la clé de l'enchevêtrement de ces inextricables méandres.

Bientôt elle dut se convaincre de son impuissance.

Elle demeurait enfermée, encerclée en cette prison de feuillage de pins, d'épicéas et de mélèzes, dont les branches pliaient sous le poids des frimas et de la neige.

La nuit venait, et avec elle une recrudescence glaciale!...

Alors, au milieu d'un boulingrin elle se laissa tomber sur un banc de pierres, et amèrement elle pleura!...

Malgré la pelisse de fourrure qui l'enveloppait, une bise mordante pénétrait jusqu'à son sang, jusqu'à son cœur.

—Je vais mourir là, se dit-elle; demain matin on me trouvera... gelée!

Une voix très douce se fit entendre tout à côté d'elle.

—Venez, Excellence... Venez... Vous allez attraper froid.

C'était Zorka!

Et la Tzigane ajouta de son ton le plus tranquille:

—Le traîneau est tout près... Venez!... Les chevaux sont reposés... Ils en avaient besoin, car vous les avez menés un peu rudement, Excellence!...

L'émotion, la rage, la déception, le dépit, d'autres sentiments encore qui s'agitaient en elle, avaient brisé les nerfs de Fabienne...

Elle dina à peine, se réfugia dans un silence farouche. Mais sa colère et son humiliation devinrent plus cruelles encore lorsque, le lendemain matin, à son réveil, après les premiers soins donnés ainsi qu'à l'ordinaire, Zorka lui dit:

—Mais, si Son Excellence avait manifesté le désir de visiter le parc, je lui en aurais fait faire le tour. Je ne me suis pas permis de le lui proposer, à cause de la neige et de la glace, et je me suis

dit qu'une promenade à pied, par ces grands froids, n'a rien d'agréable. Mais je suis aux ordres de Son Excellence quand elle le voudra.

Cette fois, Fabienne ne lui répondit pas, mais brusquement lui tourna le dos.

Le jour suivant, elle reprit son humeur ordinaire.

Maintenant, avec une astuce féline, elle épiait tous les mouvements de Zorka, ses allées, ses venues.

La Tzigane avait bien remarqué que sa maîtresse était quelque peu gourmande.

A tout instant, elle lui offrait, le soir venu, un verre de vin de Chypre, de Samos, de Constance, Fabienne ayant déclaré qu'elle avait pris en horreur le vin de Chio.

Et ce soir-là, au moment où la Tzigane lui versait un verre de vin du Cap, elle s'aperçut qu'elle détournait les yeux avec une indifférence affectée.

Zorka se tenait tout à côté de la table.

Mlle Chaligny laissa tomber sa serviette.

Elle se baissa pour la ramasser.

Puis, d'un bond, elle s'élança sur Zorka, et la saisissant à la gorge, la serrant avec une telle violence que celle-ci n'eut pas le temps ni la force de pousser un seul cri :

—Bois ! lui dit-elle à voix basse, ou je t'étrangle !

Et, détournant la tête, elle la força à avaler le verre de vin du Cap...

—Je ne m'étais pas trompée, se dit Fabienne.

Zorka, en effet, battant l'air de ses deux bras, chancelait et s'écroulait sur le tapis.

—Ah ! murmura Mlle Chaligny je vais savoir enfin la clé de cet infernal mystère et le misérable qui se sert de mon sang pour une œuvre infernale !...

Bien vite, elle baissait la lampe, déshabillait Zorka, la couchait dans le grand lit de milieu.

Tous ces préparatifs étaient accomplis avec une rapidité et une sûreté de mains vertigineuses.

Une fois Zorka couchée à sa place, elle se vêtit de la robe de cette dernière ; attacha le foulard de soie autour de son front, lui faisant prendre la forme de coiffure de sphinx qui était habituelle à la Tzigane.

Puis, baissant l'abat-jour de la lampe, elle attendit, debout, l'oreille collée contre la porte.

Son attente ne fut pas de longue durée.

Un imperceptible froissement... La double porte venait de glisser sur ses gonds...

Avec précaution elle ouvrit la première, tenant la lampe à la main.

Dans la demi-obscurité un homme s'avancait.

Brusquement, elle releva la lampe.

Une imprécation, un blasphème !

Elle avait devant elle le comte de Malthen !...

IV

Naturellement, nous devons revenir à la Blancarde ; la suite qui doit être donnée à notre récit nous y oblige.

M. de Prévannes, en proie, on le comprendra sans peine, à un indescriptible état nerveux, finissait d'établir les péremptives et indiscutables raisons qui innocentent à jamais et de toutes façons le comte Frédéric de Malthen de l'épouvantable rapt dont M. Viaume et le docteur Charles Minières semblaient tout disposés à l'accuser.

Et trop heureux de donner en quelque sorte un aliment à sa douleur, le capitaine reprenait :

—Charles, j'en suis convaincu, ton bon vouloir t'abuse... Vous, monsieur, je ne puis que vous remercier de tous vos efforts ; mais, pour moi, vous faites évidemment fausse route... J'ai assez vécu avec M. de Malthen pour reconnaître qu'il est un parfait gentilhomme. Taxez-le d'originalité, de bizarrerie, de maniaquerie, — le père Viaume opinait du bonnet, — mais quant à l'accuser d'un crime... il y a là, à mon avis, une calomnie épouvantable dont vous ne pouvez vous faire une idée, je l'espère... mais que vous reconnaîtrez en vous rendant à mes raisons et faisant un retour sur vous-même.

—Oui ! grogna le père Viaume avec une intraduisible grimace.

M. de Prévannes continuait :

—L'atroce accident dont cet homme a été victime, l'a privé, lui, cent fois, deux cents fois millionnaire, lui qui ne connaît pas sa fortune, l'a privé des moindres joies auxquelles la moins fortunée des créatures humaines est en droit de prétendre. Il s'est réfugié, il s'est calfeutré dans la science... C'est un savant !... Il ne peut être qu'un savant !...

Le père Viaume, il se plaisait à le répéter, n'avait pas précisément été élevé sur les genoux des duchesses.

— "On n'est pas des princes" disait-il parfois encore.

Aussi, sans chercher ses mots :

—Un savant !... Un savant !... J'en ai connu, des savants, qui étaient bigrement canailles !... Votre savant, après tout, ça n'est peut-être qu'un roublard, tout simplement...

Maurice de Prévannes secoua la tête. Il voyait bien que rien ne pouvait vaincre les idées préconçues de M. Viaume.

—Et toi — demanda-t-il à Charles Minières, — te rends-tu au moins à l'évidence ?

Le docteur, à son tour, eut un signe vigoureusement négatif.

—Moi !... oh ! moi !... je pense absolument comme monsieur l'inspecteur.

Et avec un mouvement de tête :

—Ah ! tu vois, nous sommes deux contre toi.

—Vous êtes deux, vous êtes deux, parce que vous ne connaissez pas, comme moi, l'homme que vous accusez.

—Ah ! permets, Maurice, fit le docteur avec la vivacité qu'il apportait toujours dans la discussion.

—Je permets quoi ?...

—Ceci : Nous n'accusons pas le comte de Malthen... nous admettons simplement la possibilité d'un crime... Ne va pas plus loin... il n'y a pas autre chose.

—C'est bien assez.

Puis, prenant un temps :

—Et que concluez-vous ? Qu'allez-vous prétendre ?

—Ceci... Il suffit qu'il y ait, suis-moi bien, une possibilité sur vingt mille, sur cent mille, que Mlle Chaligny soit encore vivante, pour que je remue des montagnes, j'entasse Péliion sur Ossa pour arriver jusqu'à elle. Je suis de l'avis de M. Viaume. Il ne nous dit pas... "Cela est", mais simplement : "c'est rationnellement admissible." Entends-tu, entêté ?

—Et alors ?...

—Alors, c'est bien simple... M. de Malthen a dit qu'il partait pour la Suisse, qu'il devait y séjourner quelque temps... Je pars pour la Suisse avec M. Viaume. Tous frais payés, monsieur l'inspecteur, c'est entendu, n'est-ce pas ?... Et au bout, au bout... une princière gratification, je vous prie de le croire.

—Mon temps vous appartient tout entier, monsieur, fit M. Viaume avec un petit mouvement de tête. J'ai reçu plein pouvoir de M. le préfet de police et complète liberté de manœuvre.

—Voilà qui va des mieux, reprit Charles Minières. Donc, nous partons pour la Suisse. Quand nous devrions fouiller la Confédération helvétique et un à un ses vingt-deux cantons jusqu'à leur dernier glacier et leur dernière crevasse, nous retrouverons ton Danois... Et si ça n'est pas en Suisse, ce sera ailleurs !... au bout du monde. Une fois retrouvé, je ne le quitte plus... Tu m'entends, Maurice ?

—Tu deviens fou !...

—Soit ! moi aussi... M. de Malthen et moi ça fera deux !... Je deviens son collaborateur... Je m'insinue dans ses creusets, je m'infiltre dans ses cornues !... Moi aussi je veux devenir un savant ! Je découvrirai des métaux et des gaz. Je veux savoir ce qu'il a dans le ventre, ton savant... Et il faudra bien que je l'ausculte !

—Bravo ! fit le père Viaume, vous en avez un tempérament !...

—Et veux-tu que je te dise, Maurice... Tu viendras avec nous !... Parce que, ah !... parce que... dans notre cœur nous avons la foi... une espérance ! bien petite, mais si mince qu'elle puisse être, elle commence à germer dans ton cœur !... Viens !...

Maurice, les yeux pleins de larmes, sauta au cou de son ami !

—Ah ! Charles ! Charles ! murmura-t-il d'une voix étouffée, si tu me vois vous répondre ainsi, chercher à vous réfuter et à vous combattre, c'est que je n'ose espérer, mon pauvre ami.

—Eh mais ! reprit encore le docteur, si nous nous trompons, nous lui ferons des excuses ! Après tout, la fin justifie les moyens, ainsi que, très justement, le dit le proverbe. Ce qu'il nous faut, c'est remettre la main sur le Malthen. Et je ne sais pas, je me trompe peut-être, mais il me semble que ça ne sera pas si facile que cela.

M. de Prévannes sonnait...

A un domestique :

—Appelez-moi Justin ?

L'ordonnance accourut.

—Par le train nous partons... Du linge et le nécessaire, une valise.

—Et moi ? fit piteusement Justin.

—Emmène Justin, dit le docteur.

—Oui, emmenez Justin, appuya M. Viaume, on ne sait jamais, et tout arrive.

Maurice courait retrouver M. et Mme Chaligny.

—Je pars, dit-il à son beau-père, il le nommait ainsi encore, Charles m'entraîne. Ne me questionnez pas, plus tard vous saurez tout.

—Où vont-ils ? demanda Mme Chaligny, relevant péniblement la tête.

—Des fous ! répliqua son mari, des insensés !... Enfin, le mouvement diminuera peut-être la douleur de Maurice.

Une demi-heure plus tard, une victoria conduisait le docteur, M. de Prévannes, le père Viaume et Justin Bréjon à Saint-Dié.

Et là, à la gare, ils prenaient le train express qui devait les mener directement à Bâle et de là à Genève.

—En attendant, fit le père Viaume, tandis que dans la salle d'attente ils faisaient les cent pas avant le départ du train — moi, j'ai une petite idée... Je vais télégraphier à la préfecture... Ça m'étonnerait bien s'il ne se trouvait pas, dans quelque coin, un dossier Malthen. On ne se doute pas de ce qu'il y a de dossiers place Dauphine... Ce ne sont pas les indications qui manquent. A tout instant des domestiques vous apportent des documents intéressants... et à l'œil la plupart du temps. Le besoin de délation est inné chez l'homme et surtout chez la femme. Ça nous donnera peut-être une filière. On ne sait jamais... Et tout arrive... Oui !...

M. Viaume établissait les grandes lignes du plan de campagne.

Il s'agissait bien de rejoindre le comte de Malthen et de s'attacher à ses pas.

Encore fallait-il le filer sans qu'il s'aperçût qu'il était l'objet d'une étroite surveillance.

—Cet homme-là, — disait l'inspecteur, — doit avoir une police à lui. S'il est ce que nous croyons, si c'est un criminel maniaque, vous êtes peut-être espionnés vous-même, il a sans doute pris les devants ; dans ce cas il serait tenu au courant de vos faits et gestes.

—Comment supposer, comment admettre une infamie pareille ?

—Admettez toujours, mon capitaine. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Il sera toujours temps de nous apercevoir que nous nous sommes trompés.

—Soit, vous avez raison... Ah ! si je pouvais conserver quelque espoir !...

Très méticuleux, le père Viaume.

—Nous ne devons pas descendre dans le même hôtel, poursuivait-il, et encore nous ne devons pas choisir des maisons de premier ordre... Nous devons nous séparer autant que possible, ne nous retrouvant que le soir dans les villes où nous séjournons...

—Toutes ces prescriptions seront suivies à la lettre, fit le docteur Minières.

—Moi reprit l'inspecteur, je voyagerai avec l'ordonnance du capitaine... Je suis convaincu qu'il y a quelque chose à tirer de ce garçon-là... Ah !... une dernière recommandation : Pas de M. l'inspecteur par-ci, pas de M. Viaume par-là... Je m'appellerai tout simplement :

“ M. Auguste ou le père Auguste.”

Et ils partirent.

Arrivés à Genève, le père Auguste et Justin Bréjon descendaient sur la rive droite, à l'hôtel Victoria. M. de Prévannes et le docteur s'installaient à l'hôtel Richmond, place des Alpes.

Un homme possesseur d'une très grosse fortune, un grand seigneur cent fois millionnaire, habitué, comme le comte de Malthen, à voyager avec courrier, valet de chambre et toutes les aises, ne passe nulle part inaperçu.

Tel était le raisonnement du père Auguste.

Et dès son débarquement du chemin de fer il se mettait à l'œuvre.

Et le soir même, sur le pont des Bergues, tout à côté de la passerelle qui relie à ce pont l'île de Jean-Jacques Rousseau, M. Viaume apportait à M. de Prévannes et au docteur un renseignement précis.

—J'ai rencontré ici, au commissariat central de police, un excellent collègue avec lequel j'ai travaillé pendant un moment à l'étranger. Il connaît... de vue, le comte Frédérick de Malthen... Le savant archi-millionnaire, celui-là même que nous poursuivons... Et il m'a donné un détail qui a bien sa valeur... Le comte de Malthen n'a pas passé ici, ni hier, ni avant-hier... A-t-il traversé Genève en voiture ?... Il ne sait... Mais, enfin, ce qu'il m'a appris, c'est ceci : C'est que, la semaine dernière... il y a cinq jours et les jours précédents, il a séjourné à Genève... Combien de temps ?... Il ne saurait préciser. Mais... Il y a un mais !... Et je vais vous le faire connaître... Un échange de nombreuses dépêches a eu lieu entre Genève et Saint-Dié... Et elles étaient pour le compte de M. de Malthen... C'est le commis de celui-ci qui télégraphiait au valet de chambre, un M. Karl Conrad.

—Je l'ai remarqué, interrompit le docteur, un visage glabre comme celui de son maître, un individu impassible, presque muet, on dirait qu'il a été empaillé.

—Au signalement, fit le père Auguste, je reconnaitrai, d'après lui, le bipède.

—Et ces dépêches, demanda M. de Prévannes, peut-on savoir à quoi elles avaient trait ?

—Écrites en un langage conventionnel... incompréhensibles, répliqua le policier.

Puis, après une pause :

—Voilà un savant bien cachottier !...

Maurice réfléchissait, cherchant une explication plausible.

—C'est un savant, finit-il par répondre, un original... Un millionnaire... Il est évident que le comte a toujours de très nombreux intérêts en jeu... Mais enfin, je reconnais... qu'il y a lieu de s'arrêter au mystère dont il s'entoure.

—Très bien raisonné, appuya M. Auguste, nous avons du pour mais également du contre... Enfin voici un nouveau point élucidé c'est que nous nous heurtons à un mystère qu'il s'agit d'éclaircir.

—Qu'allons-nous faire ? demanda le docteur.

—Je vous demande jusqu'à demain matin... Mon ancien collègue doit me donner un renseignement qu'il est obligé de se procurer, car il ne le possédait pas sur l'heure. J'ai désiré savoir la route suivie par le comte de Malthen pour se rendre à Genève. D'où venait-il ?

—De Nice, de Monaco, firent en même temps Maurice et le docteur.

—Avant Monaco et Nice il arrivait de quelque part... C'est cet endroit que je veux connaître. Là nous obtiendrons peut-être des renseignements précis sur lui. Et alors, nous remonterons à la source.

—J'avais eu la même idée, fit le docteur.

—Oh ! vous, monsieur Minières, répliqua M. Auguste, je commence à croire que vous auriez fait un excellent policier... J'aurais travaillé avec vous avec plaisir.

Le lendemain matin, à l'hôtel, M. de Prévannes recevait un mot apporté par un commissionnaire.

“ A la gare, dix heures, ” disait le laconique billet.

—J'ai encore autre chose ; fit M. Auguste. Une dépêche de Paris... La préfecture m'a répondu... Une dépêche à clé, à moi aussi, à chiffre... Eh ! Eh ! Elle est très intéressante, cette dépêche... Jugez-en... Oui !...

Et le père Auguste traduisit :

—“ Sujet allemand... se dit Danois... A des propriétés en Danemark. Colossalement riche. Personnage mystérieux. Allures étranges... A surveiller à l'occasion ! !

—Un allemand ! s'écria M. de Prévannes...

—Oh ! cela ! — fit Charles Minières, ce ne serait pas une raison... Connaissant énormément de Français il ne tient pas à faire montre de son antipathique nationalité.

—C'est possible. Mais il devient de plus en plus à compartiments, ce brave monsieur...

—“ Allures étranges et à surveiller.”

—Tout cela augmente enore, à mon avis, les atouts de notre jeu.

—Un Allemand ! — répétait le capitaine. — Pourquoi m'a-t-il menti !... parce que cela n'a pas d'autre nom.

—Maintenant, nous allons partir, reprit le père Auguste, parce que j'ai le nom de la ville... Le comte de Malthen, lorsqu'il s'est rendu la dernière fois à Genève, venait de Constance. C'est donc là que nous devons nous rendre.

Les voyageurs allaient donc longer les lacs et traverser une partie du Nord de la Suisse.

A Soleure, — jusqu'alors Maurice et M. Minières avaient été seuls dans leur wagon et avaient pu se communiquer leurs impressions, — deux voyageurs montaient.

Une jeune fille d'abord.

Charmante, mais pâle, telle une cire, d'une blancheur éthérée ; des cheveux d'un blond vaporeux nimbaient ce front angélique ainsi que d'une auréole.

Les yeux, d'une clarté limpide, étaient d'un bleu pâle qui semblait un reflet de l'infini des cieux.

Mince, maigre, émaciée, toute sa personne disait une faiblesse extrême, une organisation malade.

Le docteur l'avait regardée tout d'abord avec un intérêt très vif, reconnaissant de suite que la pauvre créature devait être atteinte de l'une de ces affections nerveuses qui minent lentement les organisations, fussent-elles les plus solides, et les conduisent à la mort après de longues et cruelles souffrances.

—Condamnée ! se dit-il à lui-même.

Et comme le docteur Charles Minières était l'excellente nature que déjà nous savons, sentant son cœur se serrer, il ajouta immédiatement :

—Pauvre enfant !...

Immédiatement derrière elle, suivait un petit vieillard, maigre, emmitoufflé dans un paletot de voyage à pèlerine, dont le collet relevé lui dissimulait le menton, la bouche, le nez...

Ils étaient vagues, ses yeux... un peu hagards même, ne se reposant sur rien, flottant généralement dans l'infini.

Evidemment, ils appartenaient à un être profondément distrait. Le vieux monsieur commençait, restant en dehors du wagon, sur le marchepied, par demander d'un ton assez désagréable :

—On ne fume pas au moins?... La fumée fait mal à ma fille... Ne dis pas non, Margaret... et moi, je l'ai en horreur.

Le voyageur s'exprimait en français, mais avec un accent guttural très prononcé.

Maurice de Prévannes s'inclinait en répondant :

—Nous nous ferons un devoir de ne pas fumer, monsieur.

En même temps, Charles Minières baissait les glaces, s'empresait de jeter la cigarette qu'il venait d'allumer, et aérant le wagon, disait à son tour :

—Là, monsieur ! Vous pouvez monter... Il n'y paraît plus.

Les yeux vagues laissèrent échapper comme un regard de satisfaction.

Puis, s'adressant à sa fille, en allemand, mais en allemand du Sud, en cet allemand qui a le si reconnaissable accent autrichien :

—Des Français... Margaret ! A leur politesse, on les reconnaît toujours et partout, les Français !

La jeune fille murmurait dans notre langue un remerciement très gracieux, demandant pardon de la privation qu'elle imposait ainsi.

Le vieillard enlevait son cache-nez, baissait son collet, ôtait sa coiffure fourrée, et laissait voir alors une petite figure toute poupine, avec des favoris clairsemés, très gris, qu'il tirait et tortillait dès qu'il s'avisait de prendre la parole.

Signe particulier, des dents superbes, protégées par une bonne grosse lèvre ourlée, une lèvre franche, sensuelle et, agitée d'une légère grimace nerveuse, toujours en mouvement.

Margaret portait une très simple toilette de voyage d'un ton foncé et s'enveloppait en un chaud manteau de fourrures.

Le père, avec un sourire, ajoutait un correctif plaisant aux remerciements de sa fille.

—Ces messieurs doivent te remercier, Margaret. Le tabac est un épouvantable poison. Il contient une foule de bacilles, tous cousins-germains ou issus de germains, qui ne demandent qu'à nous dévorer.

—Certes oui, monsieur, répliqua le docteur, bien loin de prétendre que le tabac est un antiseptique, un désinfectant... la nicotine, à la longue, ingurgitée par petites doses, finit par amener, la plupart du temps, les plus grands désordres. Les fumeurs, je l'ai fréquemment reconnu chez nombre de sujets, sont prédisposés plus que tous les autres à la neurasthénie, pardon, l'anémie cérébrale... Tout le monde sait cela et tout le monde fume, moi le premier.

—Monsieur est sans doute médecin, fit le vieillard, arrondissant sa grosse lèvre.

—Mon Dieu, oui, monsieur... Fervent disciple d'Esculape.

—Un confrère, et le bonhomme tendait la main. Touchez-là, jeune homme. Enchanté de vous connaître et de vous remercier à mon tour de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait grâce de votre affreux tabac.

—Puis-je me permettre de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ? demanda M. Minières.

—Oui ! oui ! mon cher confrère... Vous venez de me prévenir... Margaret... Tu dois avoir mon porte-cartes, ma chérie, à moins que je ne l'aie laissé sur la table de l'hôtel. Non... Je l'ai dans ma poche... Ah ! dans mon sac... je ne sais jamais ce que je fais de mes affaires... Je perds tout.

—Le voici, mon père, dit en souriant la jeune fille.

Et d'elle-même, sortant d'un petit sac un portefeuille, elle tendit un petit carton au docteur Charles Minières.

Celui-ci se levait et exécutait un véritable soubresaut à la lecture du nom imprimé sur la carte.

—Le professeur Hans Rhumster, fit-il à mi-voix.

Puis, tout haut :

—Mais mon cher maître, c'est un très grand honneur pour moi !... Et je ne puis vous dire combien je suis heureux d'avoir la chance de rencontrer de par le monde... l'une des gloires de la...

Le professeur arrêta net M. Minières.

—Ta, ta ta... La gloire !... La gloire !... Taisez-vous donc, mon cher confrère, je vous en prie.

Puis cependant, comme le cher petit homme se sentait évidemment flatté.

—Alors, réellement, vous me connaissez ?

—Comment, si je vous connais ! mon cher et honoré maître ! Mais et votre traité sur la *Vivisection rationnelle*, votre ouvrage sur la toxicologie, vos travaux sur la saccharine et la cocaïne... et...

—Arrêtez-vous... Arrêtez-vous, jeune homme... je vous en prie... C'est très bien... Vous me comblez... Vous m'avez lu !... Vous m'avez étudié... C'est très bien !

—Mais, mon cher maître... tous les médecins de France, du corps enseignant... Vous l'émule de Pasteur...

—Pas de sacrilège, mon jeune confrère, fit le vieillard, devenant tout à coup très grave. Votre Pasteur est une gloire universelle. Il s'est justement immortalisé... et Hans Rhumster n'est qu'un pauvre et simple professeur.

Le vieillard était par trop modeste. Le hasard, ce nom que les incrédules donnent à la Providence, venait de mettre le docteur Minières en face de l'une des grandes renommées du monde savant.

Le professeur Hans Rhumster, de Vienne, est l'une des premières illustrations de la grande phalange médicale, et ses innombrables travaux, ses si intéressantes découvertes l'ont justement classé au premier rang des célébrités universellement connues.

Charles Minières ne se tenait plus d'aise...

La conversation entre lui et le professeur s'établissait d'une façon courante, et M. Rhumster pouvait voir combien il était apprécié dans notre pays.

M. Rhumster, jetant un regard sur sa fille, apprenait à son jeune confrère le but de son voyage.

—Nous avons passé l'été et une partie de l'automne à Evian... La santé de ma fille... très vacillante... l'exigeait. Puis après, quelques jours au bord du lac de Constance...

Maurice de Prévannes n'écoutait point les deux médecins. Non plus qu'il ne regardait la touchante Margaret Rhumster. Il songeait à la poursuite qu'ils commençaient, lui et ses aides, et, tant serait effroyable la déception, il n'osait y attacher une espérance.

Mlle Rhumster regardait le merveilleux panorama qui se déroulait sous ses yeux.

—Margaret, fit le père, tu n'as pas froid... En es-tu bien certaine ?...

—Non, papa... merci...

Le père adressa un regard profondément triste à M. Minières et baissant la voix, du bout des lèvres :

—J'ai perdu sa mère... Il y a longtemps... Du même terrible mal... Tous mes efforts ont été impuissants... Et pourtant... j'ai lutté !... comme je lutte encore... pour elle... Vous qui êtes médecin, vous devez me comprendre... et mon chagrin... et mes angoisses... et... je la perdrai... comme sa malheureuse mère... dont elle porte l'horrible héritage... à moins d'un miracle...

—Eh ! fit Charles Minières, il s'en produit chaque jour.

—Oui, vous me parlez ainsi, c'est votre devoir... Et, malgré tout, on conserve une espérance... Parce que... parce que... sans espérance, la vie serait matériellement impossible... Mais au fond du cœur... vous le savez bien vous-même, aussi bien que moi... nous ne saurons parvenir à éviter l'épouvantable et fatale échéance.

—Allons donc ! mon cher maître !... Il ne faut jamais jeter le manche après la cognée, et... tout arrive, répliqua M. Minières, tout heureux de trouver au bout de ses lèvres le mot du prince de Talleyrand si cher au père Viaume.

M. Rhumster leva les yeux au ciel, affirmant bien, par cette muette mimique qu'il se remettait surtout entre les mains du souverain maître, et, après avoir adressé un caressant regard à Margaret, tenta de donner un autre cours à la conversation.

Mais, on le voyait bien, il était contraint, préoccupé, et la distraction qui faisait le fond de son caractère se manifestait maintenant par des propos interrompus et des incohérences.

M. Minières chercha à le ramener à ses sujets favoris et se mit à l'interroger sur les médicales célébrités contemporaines.

L'excellent homme fiait par se ressaisir et secoua les idées néfastes qui l'absorbaient, toutes les fois qu'il en arrivait à songer au lamentable état de celle qui était pour lui son unique trésor. Et il répondait, s'animant peu à peu :

—Voyez-vous, mon cher confrère, si la chirurgie a fait de stupéfiants progrès, aidée par la chimie, la physique, les sciences exactes, nous sommes bien forcés de reconnaître que la médecine... Hum !... Hum !... si elle n'a pas piétiné, a pris le chemin le plus long, en suivant, comment dirai-je, des courbes concentriques. L'hygiène, le moral, nous en revenons simplement au "joyeux guérisseur toujours" de votre Ambroise Paré. Autrement, tâtonnements, hésitations, incertitudes. Essais sur l'un, sur l'autre... Ah ! nous sommes bien malheureux... La chirurgie... C'est autre chose, elle a superbement marché.

—Je suis entièrement de votre avis, mon cher maître, fit le docteur, en dehors des opérations chirurgicales, qui rentrent, n'est-ce pas, dans le domaine des précisions mathématiques, il convient de compter sur énormément de chances dans la guérison de nos malades.

Et alors, il abordait la partie technique, il citait des procédés nouveaux, leurs auteurs, les inventeurs, avec les perfectionnements apportés chaque jour par les travailleurs et les chercheurs infatigables.

Non pas pour démontrer qu'il laborait lui-même et soutenait d'incessants efforts afin de se maintenir à hauteur, mais parce qu'il caressait une idée de derrière la tête, et, voulait au moment opportun, la mettre tout doucement au jour.

Et lorsqu'il jugea l'instant propice, après avoir cité cent autres noms connus, il demanda tout naturellement :

—Et le comte de Malthen ?

Le professeur répondit aussitôt :

—Je ne le connais pas personnellement. C'est un homme très fort... Un audacieux vivisecteur et un chimiste de premier ordre. Ses dernières communications à l'Institut de Munich sont particulièrement intéressantes.

—A quelle nationalité appartient-il ?

—Un cosmopolite, en réalité. Il me semble que l'on m'a dit de lui qu'il était Allemand, depuis naturalisé Danois.

Maurice et le docteur avaient échangé un rapide regard.

Tout entier à son thème, le professeur continuait :

—Pour moi, il est stupéfiant, il embrasse trop de choses... Il a publié des résultats de découvertes sur le bacille et la guérison du cancer, qui sont d'une extraordinaire audace. Il a opéré par la transfusion du sang — genre d'opération dont je me suis moi-même énormément occupé — de véritables prodiges.

« Un nouveau métal, le *malthium*, a été découvert par lui. Ses nouvelles trouvailles à propos des somnifères touchent au stupéfiant. Mais, par moments, la part étant faite de son audace, il y a du fantastique dans son œuvre... Je disais de lui : chimiste... J'aurais dû ajouter : « Alchimiste ». Les sciences finissent en éblouissements, a dit Pascal, le cerveau de cet homme-là finirait par éclater et il deviendrait fou que la chose ne ne surprendrait que médiocrement.

Le professeur allait continuer encore. Il n'en eut pas le temps...

Un formidable choc, un heurt, immédiatement suivi d'un affreux et horrible chaos, lui avait brusquement coupé la parole.

—Levez les jambes ! commanda M. de Prévannes.

Un accident venait d'avoir lieu.

A un embranchement, le train avait été pris en écharpe par un convoi de marchandises, et une épouvantable collision en était résultée.

La raison, l'excuse : un épais brouillard, qui s'était levé depuis deux heures, avait sans doute empêché le convoi d'apercevoir les signaux et les feux allumés au dernier moment.

Les wagons s'amoncelaient, s'éventrant, se crevant. Les uns se télescopant dans les autres...

Les voyageurs, projetés en avant, n'étaient pas encore remis de leur émoi que les cris des blessés, ceux des femmes assourdisaient l'air...

Le professeur, étendu, la tête prise par une traverse, n'avait pas songé à lui.

Son premier cri fut :

—Sauvez ! Sauvez mon enfant !

Le docteur et M. de Prévannes n'avaient que peu de chose, des contusions sans valeur.

—La jeune fille, d'abord, fit Maurice.

Et alors, accomplissant des prodiges de force et d'adresse, il s'arc-bouta, soulevant de ses reins la portière brisée et finit par obtenir une issue, bien que la position du wagon, écrasé et couché sur le côté, rendît cette opération extraordinairement délicate et difficile.

—Charles !... L'enfant !... Enlève-la... vite... les wagons n'ont pas fini leur mouvement... Lève-la... Je la prendrai... Et tu monteras toi-même... fais vite.

Ailleurs, il a été indiqué que M. de Prévannes possédait une force nerveuse extraordinaire, mais encore qu'il était excessivement adroit à tous les exercices du corps.

Comme vigueur, le rond et gras docteur Minières ne le lui cédait en rien...

Le danger, le désir de sauver des êtres en péril, cette passion soudaine qui s'empare des vaillants et des courageux à l'approche de la mort, décuplaient leurs forces.

Sur la crête des wagons oscillants encore, Maurice, en équilibre, s'empara du léger corps de Margaret.

—Elle est blessée ! dit-il, la recevant, les bras tendus, de son ami.

Puis il ordonna :

—Monte.

—Bien.

Le docteur venait de sortir du wagon au moyen d'un rétablissement énergétique.

—Là... coûte que coûte, saute sur la voie.

Le docteur bondissait avec une agilité dont on l'aurait cru incapable.

—Maintenant... Ferme sur tes jarrets... Je te l'envoie.

Et le docteur fléchit, mais reçut au vol le précieux fardeau.

A cette heure, au risque de sa vie, donnant à la mort toutes chances sur lui, Maurice de Prévannes se replongeait dans les profondeurs du wagon.

—Courage ! monsieur, cria-t-il au professeur.

Celui-ci avait toujours le cou tenu et serré par la traverse.

—Ma fille, demanda-t-il d'une voix étranglée.

—En sûreté ! à vous !...

M. de Prévannes ne lui répondait plus.

Alors, de ses deux mains, faisant levier, au prix de surhumains efforts, Maurice parvenait à dégager M. Rhumster.

Et il se trouva que Justin, une fois sur la voie, s'était mis à la recherche de son maître en compagnie de M. Auguste, qui, lui non plus, ne donnait pas sa part aux chiens, il se trouva que le pauvre professeur fut extirpé de la caisse émietlée du wagon en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Il était temps !

La locomotive éventrée venait de mettre le feu aux cars et des flammes, gagnant les débris, commençaient à s'emparer d'une partie du train.

Des morts, des blessés, des contusionnés surtout.

Mlle Rhumster était étendue sur le talus et demeurait sans connaissance.

—Elle est morte ! fit le vieillard s'emparant de la main du docteur. Oh ! vous me le cachez !... Mais je sais bien qu'elle est morte.

Et le malheureux père sanglotait.

—Mais non ! fit Charles Minières, déjà agenouillé auprès du corps de la jeune fille, mais pas le moins du monde !... Elle vit !... Je vous donne ma parole d'honneur qu'elle vit !... Je sens le cœur battre... Une syncope... Je vous affirme que ce n'est qu'une syncope !

Le père s'abattait sur ses genoux, murmurant une action de grâces, une prière.

A quelqu'un que nous connaissons de très près, une dame, un esprit fort disait un jour :

—« Moi, je ne crois pas à la prière. Je n'ai jamais prié Dieu.

A quoi, bien vite, il fut répondu :

—« Oh ! madame !... c'est que vous n'avez jamais eu un enfant en danger de mort.

L'accident était survenu non loin de la gare d'Aarau.

Et aussitôt, de la station, partaient et arrivaient des secours...

Travailleurs pour déblayer la voie, médecins, aides et voitures d'ambulances. D'autres véhicules accouraient également et permettaient de gagner la petite ville, capitale du canton d'Argovie.

—Vous me retrouverez à la gare fit le docteur, à l'hôtel, j'accompagne cette malheureuse enfant ; le père est violemment contusionné, mais il est tellement préoccupé qu'il ne sent pas sa douleur.

—Nous te suivons, telle fut la réponse de Maurice.

Tout ce monde atteignait bientôt l'*Hôtel du Sauvage*, où Margaret était étendue sur un lit en une chambre aérée et spacieuse.

La jeune fille ne s'était pas ranimée.

Le docteur Minières lui donnait ses soins, la déshabillait, et alors, il ne pouvait réprimer une exclamation d'épouvante.

Mlle Rhumster était grièvement blessée, le sang avait coulé sous sa pelisse de fourrure et continuait à se répandre par une longue déchirure qui partait de l'épaule et atteignait le flanc droit.

Le père avait suivi tous les mouvements du docteur, et lorsque la plaie fut mise à nu, tous deux se regardèrent.

Ils s'étaient compris.

Ce sang, ce sang précieux, qui s'obstinait ainsi à couler, il fallait l'arrêter, coûte que coûte... Encore, en y parvenant sous peu, ne serait-il pas trop tard ?...

Avec persistance et adresse, le docteur y parvenait.

Mlle Rhumster avait enfin ouvert les yeux, mais à ses prunelles, si claires qu'elles semblaient n'avoir plus de regards, à la cyanosé des lèvres, la lividité du visage et du cou, on devinait une faiblesse morbide parvenue à sa dernière période.

—La blessure n'est nullement grave, fit M. Minières, comme pour donner au professeur une assurance qu'il était loin d'avoir lui-même, ce n'est qu'une longue déchirure sans pénétration... ni perforation... Le sang n'a été répandu de façon si copieuse que parce que nombre de petits vaisseaux ont été rompus... ça n'est nullement grave, cette blessure.

M. Rhumster vint à lui, et, de près, le regarda dans les yeux :

—Dites-moi donc aussi que tout ce sang perdu ne constitue pas un danger épouvantable ? Comment admettre, avec cette anémie, la possibilité d'une reconstitution immédiate ? La débilité atonique, l'épuisement sont complets !...

Toutes ces constatations étaient indéniables. Le jeune médecin et le vieux maître le savaient aussi bien l'un que l'autre.

—Oui, répétait le professeur, la blessure n'est nullement grave... C'est le sang... son précieux sang...

Pour parler, ils s'étaient écartés, mais la précaution était inutile. Margaret était tombée dans une immobilité complète, la rendant complètement indifférente aux choses extérieures.

—Il faut la nourrir, la soutenir, fit M. Minières. Le sommeil, après un réconfortant puissant.

Le professeur composait déjà un fortifiant électuaire dont il ordonnait immédiatement la préparation.

(A suivre.)

RONDELS PRINTANIER.S*)

Valse chantée.

Poésie de
CAMILLE NATAL..

Musique de
G. MERCIER-POTTIER

CHANT. *Largo.*

PIANO. *ff* *riten.*

Mouvement de valse.

E - cou - tez le Prin - temps qui vient en am - bas - sa - de, Chan - te -

t - il pas l'au - bade Of - ferte à tous les ans? Fuy - ez tris - les au -

cresc. *f* *dim.*

tans, au cor - tè - ge maus - sa - de E - cou - tez le Prin - temps qui vient en am - bas -

rit. e pp *p* *mf*

sa - de. La pâ - que - rette aux champs, L'a - beille en pro - me -

cresc.

na - de, L'oi - seau par sa rou - la - de Tous, fre - don - nent con -

dim. e rit. *pp*

tents. E - cou - tez le Prin - temps, E - cou - tez le Prin - temps.

(*) Ces frais et printanniers rondels ont provoqué les inspirations musicales de G. Mercier-Pottier. Le prix du conservatoire de Paris. Le journal *Le Temps* de Paris, et divers autres grands journaux de France, ont élogieusement analysé cette romance: fort poétique quant aux paroles et fort gracieusement rythmée (c'est une valse chantée) comme musique. Les paroles sont extraites de ce recueil de vers: *Gerbe d'Éilletts*, par Camille Natal, (Chamerel, éditeur, 5 rue de Savoie, Paris, prix, 3.50; envoi contre mandat ou timbres français ou étrangers), dont le succès s'affirme par la rapidité des éditions écoulées: la deuxième touche à sa fin, avis à ceux qui désireraient se procurer ce ravissant volume, édité avec grand luxe.

La musique est une valse chantée tout à fait harmonieuse et deviendra sûrement une romance en vogue. Gallet, éditeur de musique, 6 rue Vivienne, à Paris, prix 1.50 net.

p
E - cou - tez le Prin -

temps Di - sent tout bas les ro - ses Co - quet - tes dans leurs

po - ses Près des jas - mins grim - pants. Les pa - pil - lons ga -

très doux

pp lants Leur, con - tent mil - le cho - ses *dim. e rit.* E - cou - tez le Prin -

temps, Di - sent tout bas les ro - ses.

mf *cresc.* Des a - mours c'est le temps, Des a - mours c'est le temps,

Aux froids hi - vers mo - ro - ses, Suc - cè - dent ris et chants, Don - ces mé - ta - mor -

animato molto, f phoses, E - cou - tez le Prin - temps.

animato molto, f *ff*

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

Traduction de MM. Charles Rabot et Maurice Normand. — Illustrations d'après les photographies exécutées au cours de l'Expédition.

LE PLAN DU DR NANSEN

“ Nos ancêtres, les vieux Vikings, furent les premiers explorateurs des régions arctiques. ” Ainsi s'exprime, au début de la relation de son expédition vers le pôle, le Dr Fridtjof Nansen, intrépide navigateur des mers hyperboréennes et norvégien irrédentiste.

De l'époque des Vikings à celle de Nansen il y a loin, et, dans l'interval, les tentatives les plus variées furent faites pour ravir aux banquises polaires leur secret. Ce n'est pourtant qu'au cours de ce siècle qu'ont été atteintes les hautes latitudes, et que s'est rétréci, autour de l'extrémité septentrionale de l'axe de notre globe, le cercle des régions inexplorées.

Avant Nansen, qui fut dans la stratégie arctique un novateur hardi, deux modes de pénétration dans la zone polaire avaient été employés : le navire et le traîneau... Nansen a-t-il donc usé d'autres moyens de locomotion ? — Non ; mais il en a usé autrement qu'on ne le faisait avant lui, et voici pourquoi :

Quand, en 1827, l'officier anglais Parry réussit à avancer avec des traîneaux, au nord du Spitzberg, jusqu'au 82° 45' de latitude, il dut reconnaître, après un mois de fatigue, l'inutilité d'un effort plus prolongé. Il n'avancait plus. La banquise fuyait sous lui, dérivant lentement vers le sud, tandis qu'il ne marchait guère plus vite vers le nord. Il s'arrêta à 804 kilomètres du pôle.

En 1873-74, quand l'expédition hongroise de Payer et Weyprecht découvrit la terre François Joseph, ce fut grâce à une dérive vers le nord, de leur navire, le *Tegethoff*, emprisonné dans les glaces. En traîneau, Payer parvint à la latitude de 82° 5', soit à 800 kilomètres du pôle. Mais le *Tegethoff* ne put être dégagé et dut être abandonné.

Quant en 1866, dans le détroit de Smith, entre le Groenland et l'archipel polaire américain, le commandant, aujourd'hui amiral Markham, de l'expédition américaine Nares, après avoir quitté son navire l'*Alert*, qui s'était heurté à la banquise par 82° de latitude, atteignit en traîneau le 83° 20' (à 740 kilomètres du pôle), il n'obtint ce résultat qu'au prix d'un effort héroïque.

Quant sept ans plus tard, le lieutenant Lockwood, de la mission américaine Greely, se lança à son tour sur la route ouverte par Markham, il ne put qu'à grand peine dépasser de 5 kilomètres 1/2 la latitude à laquelle son prédécesseur était parvenu. Il n'en eut pas moins l'honneur de détenir jusqu'au voyage de Nansen, le record polaire : à 735 kilomètres du pôle, il en était loin comme de Paris à Avignon.

Enfin — pour s'en tenir aux plus célèbres tentatives — quand en 1879-81, dans l'océan Glacial de Sibérie, la *Jeannette*, partie du droit de Béring, prise dans les glaces près de la terre de Wrangel, eut été entraînée pendant deux ans vers le nord-ouest par sa prison flottante, elle fut broyée par la banquise au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, et quelques-uns seulement des membres de l'expédition échappèrent au désastre.

En résumé, les plus heureux résultats avaient été des échecs. Partout, dans toutes les directions, la banquise s'était dressée devant les explorateurs ; arrêtant les navires quand elle ne les saisissait pas pour les écraser ou les emporter on ne sait où, et faisant reculer les traîneaux devant une mystérieuse poussée qui annulait leurs efforts.

Il semblait que, comme l'écrivait Nordenskiöld en 1884, le pôle dût désormais être considéré comme inaccessible, lorsque le jeune Dr Fridtjof Nansen, au mois de février 1890, dans une communication à la Société de

géographie de Christiania, déclara qu'il connaissait, lui, le chemin du pôle nord, et qu'il était prêt à s'y rendre.

De toutes les expéditions que nous avons énumérées, la plus désastreuse avait été incontestablement celle de la *Jeannette*. C'est cependant celle-là que Nansen se proposait de prendre comme modèle, du moins quant à la direction à suivre.

En effet, trois ans après la perte de la *Jeannette*, une découverte assez inattendue avait été faite sur la côte sud-ouest du Groenland, près de Julianehaab, par des Esquimaux. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agissait de rien moins que d'épaves du navire perdu en 1881 près des îles de la Nouvelle-Sibérie, ou, plus exactement, d'objets provenant de ce navire : une liste de provisions, signée du nom du capitaine De Long, qui commandait la *Jeannette* ; une paire de culottes de toile cirée, marquées “ Louis Noros ”, nom d'un des membres survivants de l'équipage, un fragment de coiffure, marqué au nom d'un autre des survivants ; enfin le rôle des canots de la *Jeannette*.

L'authenticité de la trouvaille des Esquimaux de Julianehaab a, il est vrai, été contestée. Si ces épaves sont apocryphes, il faut convenir que la mystification imaginée par un Lemice-Terrieux yankee aura eu pour la science des conséquences singulièrement heureuses, puisqu'on lui doit le glorieux voyage de Nansen.

C'était en 1884. Le professeur Mohn, de Christiania, écrivit aussitôt dans un journal norvégien, le *Morgenblad*, un article consacré à la découverte de Julianehaab, — article dans lequel il émit l'hypothèse que les épaves de la *Jeannette*, avaient dû traverser l'océan arctique de Sibérie dans la direction du nord-ouest, puis passer entre le Spitzberg et le pôle pour redescendre ensuite au sud, le long de la côte orientale du Groenland. En l'état de nos connaissances hydrographiques, c'était le seul itinéraire plausible.

L'article du professeur Mohn fut pour Nansen un trait de lumière. Le plan audacieux, insensé, qu'il ne devait exécuter que neuf ans après, avait, dès ce jour, jailli dans son cerveau. Pendant six ans, il rumina hypothèse et projet ; il accumula, moins pour se convaincre lui-même — son siège était fait — que pour convaincre ses compatriotes, de nombreuses preuves scientifiques, trop compliquées pour être exposées ici, à l'appui de son rêve ; étudia les voies et moyens de la réalisation de ce rêve, jusqu'à ce qu'enfin, au retour d'une expédition au Groenland, il se décidât, au commencement de 1890, à venir lire ce qui suit à la Société de Géographie de Christiania :

“ Il y a une route pour parvenir, sinon au pôle mathématique, du moins dans son voisinage immédiat : c'est celle de la *Jeannette*.

“ Si la *Jeannette* avait été un navire capable de résister aux assauts de la glace ; si, en même temps, elle avait eu à bord des provisions en quantité suffisante, en trois ans elle aurait atteint le pôle pour regagner ensuite, saine et sauve, les rivages du Groenland, le monde habitable et civilisé.

“ La preuve, c'est que de chétifs débris ont accompli ce trajet. Les culottes, la casquette, les papiers ramassés sur un glaçon près de Julianehaab ont vu le pôle de plus près que ne l'ont vu Markham et Lockwood et que ne le verront jamais ceux qui s'obstineront à adopter le même chemin qu'eux.

“ Car la banquise arctique n'est pas une immobile calotte glacée : elle dérive lentement et régulièrement de l'océan arctique Sibérien à la mer du Groenland, sous la double influence d'un courant marin et de vents, sinon constants, du moins dominants, qui suivent la même direction. Et c'est cette dérive qui a fait reculer Parry, qui a arrêté Lockwood, Markham et tant d'autres, partis du Groenland.

“ Donnez-moi un navire apte à cette navigation point encore essayée ; un navire en quelque sorte amphibie, spécialement construit pour la mer congelée comme les vaisseaux ordinaires le sont pour la mer liquide, suscep-



M. FRIDTJOF NANSEN ET MME NANSEN.

tible de lutter victorieusement contre les convulsions et les pressions de la banquise comme les bâtiments les plus vulgaires se défendent contre les chocs des vagues et contre la tempête, — et ce navire-là n'est pas un mythe, je suis prêt à le construire ; — donnez-moi un équipage de choix, peu nombreux mais d'une endurance éprouvée ; donnez-moi l'équipement et les approvisionnements indispensables ; donnez-moi des canots, des traîneaux et des chiens pour parer à toute éventualité, — car nul, quand il s'embarque pour voyager sur la glace ou sur l'eau libre, ne peut répondre qu'il ne naufragera pas ; — donnez-moi en un mot les moyens de partir dans les conditions favorables requises, et les couleurs norvégiennes flotteront sur la mer ou sur la terre polaire plus loin que n'ont jamais flotté couleurs d'aucun pays ; et nous reviendrons après avoir couvert de gloire notre pays, tous sains et saufs, le navire, l'équipage et moi-même."

Ceux qui n'en ont pas conservé le souvenir, imaginent du moins aisément quel bruit firent par le monde les paroles du Dr Nansen. Tandis qu'en Europe et en Amérique, géographes, météorologistes, amiraux discutaient, objectaient, protestaient, la Norvège s'enthousiasma.

Le 30 juin 1890, le Storting norvégien vota un crédit de 277,800 francs (200,000 kroners), qui fut porté un peu plus tard à 389,000 francs. Le roi de Norvège (le roi de Suède et Norvège est, pour les Norvégiens, roi de Norvège seulement, comme l'empereur d'Autriche, pour les Hongrois, n'est que roi de Hongrie), le roi Oscar II donna 20,000 kroners (27,780 francs). L'enthousiasme et le patriotisme firent le reste, et l'argent norvégien fut seul accepté.

Finalement, le total des souscriptions et les dépenses s'équilibrèrent au chiffre de 617,186 francs, le prix du navire représentant plus des trois cinquièmes de cette somme.

LE "FRAM"

Quand Balzac écrivait un roman, il ne manquait jamais, avant d'entrer dans le récit des faits, d'évoquer le décor dans lequel ses héros allaient s'agiter, de décrire avec abondance la maison dans laquelle il allait les faire vivre et agir. Le voyage du Dr Nansen est un roman vécu plus passionnant que tous ceux qui furent jamais imaginés ; le *Fram* en fut le principal décor ; dans cette habitation flottante et errante, treize de nos semblables vécurent pendant trois ans une existence étrange, presque incompréhensible : il n'est pas inopportun d'apporter à la description de ce navire, si différent de tous les autres, quelque minutie.

Il ressort nettement de l'exposé même du plan du Dr Nansen, que la première condition à remplir pour sa mise à exécution était la construction d'un bâtiment capable d'accomplir, dans les régions polaires, le voyage sans précédent auquel il était destiné.

Le constructeur Colin Archer, à qui s'adressa Fridtjof Nansen, comprit ce qui lui était demandé ; après de longs tâtonnements, il le réalisa. Le navire sorti de ses chantiers fut ce qu'il devait être : une sûre et chaude forteresse pour la longue dérive dans les glaces, et non un fin voilier ou un vapeur rapide.

"Le point important, écrit Nansen, était de donner à notre bâtiment des flancs tels qu'il pût être aisément soulevé pendant la pression de la glace, au lieu d'être écrasé entre les banquises. Greely, Nares, etc., ont parfaitement raison de dire qu'il n'y a là rien de nouveau. Je me suis basé simplement sur les tristes expériences du passé. Ce qui, néanmoins, peut être considéré comme nouveau, c'est le fait que non seulement nous reconnûmes que le navire devait avoir une telle forme, mais que nous la lui donnâmes..."

Une carène n'offrant que le minimum de prise aux étreintes de la glace, une coque si solidement établie qu'elle pût résister, quand elle ne réussirait pas à leur échapper, aux plus fortes pressions extérieures, dans quelque direction qu'elles se produisissent, — voilà ce que voulait Nansen et ce que Colin Archer lui donna.

Le navire devait être aussi petit que possible. Un petit navire est plus léger qu'un grand et on peut le rendre plus robuste proportionnellement à son poids. De plus, un petit navire est plus propre à la navigation dans les glaces : la manœuvre en est plus facile dans les moments critiques, et il trouve plus aisément un refuge entre les glaçons. Nansen estimait

qu'un bâtiment de 170 tonnes serait suffisant ; on se décida, en fin de compte, pour un tonnage beaucoup plus considérable, bien qu'encore faible : 402 tonnes brut et 307 tonnes net. Enfin, toujours pour faciliter la manœuvre au milieu des banquises, et aussi parce qu'une grande longueur eût été une source de faiblesse au moment des pressions, il importait que le navire fût court.

Petit et court, les flancs très obliques, le navire de Nansen, pour posséder une capacité suffisante, était obligé d'être extrêmement large : il lui fut donné une largeur égale au tiers de sa longueur.

Ces diverses proportions étant déterminées, commença la construction, puis l'aménagement du *Fram*. (Le mot signifie *en avant*, et jamais bateau ne fut mieux dénommé.)

Le gros œuvre et les détails furent exécutés avec un égal souci de la perfection.

Extérieurement, il était nécessaire, pour que le *Fram* pût, glissant comme une anguille, échapper aux glaçons énormes qui chercheraient à l'étreindre, que les aspérités aussi bien que les surfaces planes fussent évitées. Dans ce but, l'avant, la poupe, la quille, tout fut arrondi ; et celle-ci fut disposée de façon à ne former qu'une saillie de 8 centimètres à peine. La carène de forme rebondie, se termina en pointe à l'avant et à l'arrière, comme dans les baleinières. L'étrave fut faite de trois pièces de chêne, étroitement réunies, l'ensemble ne mesurant pas moins de 1 m. 25 d'épaisseur.

Tout fut combiné pour que la coque fût invulnérable. Le bois employé était de fort chêne italien qui avait été destiné à la marine norvégienne, et soigneusement conservé à Horten depuis trente ans. Sans entrer dans le détail des murailles superposées, disons qu'au total l'épaisseur des flancs du *Fram* atteignit 60 à 70 centimètres de solide bois imperméable, renforcé encore, par places, par des pièces de fer.

De plus, intérieurement, la coque fut étayée dans tous les sens avec une abondance inusitée d'entretoises, de montants et de poutres.

Pour faire place aux chaudières et au moteur, à l'arrière du bateau, le pont fut surélevé. C'est là qu'au-dessus de la chambre des machines furent aménagés les cabines, la cuisine et le salon.

La poupe est le talon d'Achille des bâtiments qui naviguent dans les mers polaires : la glace peut causer de graves avaries en brisant le gouvernail. Celui du *Fram* fut placé assez bas pour disparaître complètement sous l'arrière ; or, les banquises flottent toujours à la surface de l'eau : si l'une d'elles venait donc à heurter l'arrière du navire, elle n'atteindrait gravement le gouvernail que si elle brisait la voûte. D'autre part, une disposition que les baleiniers ont adoptée pour l'hélice de leurs bateaux fut appliquée

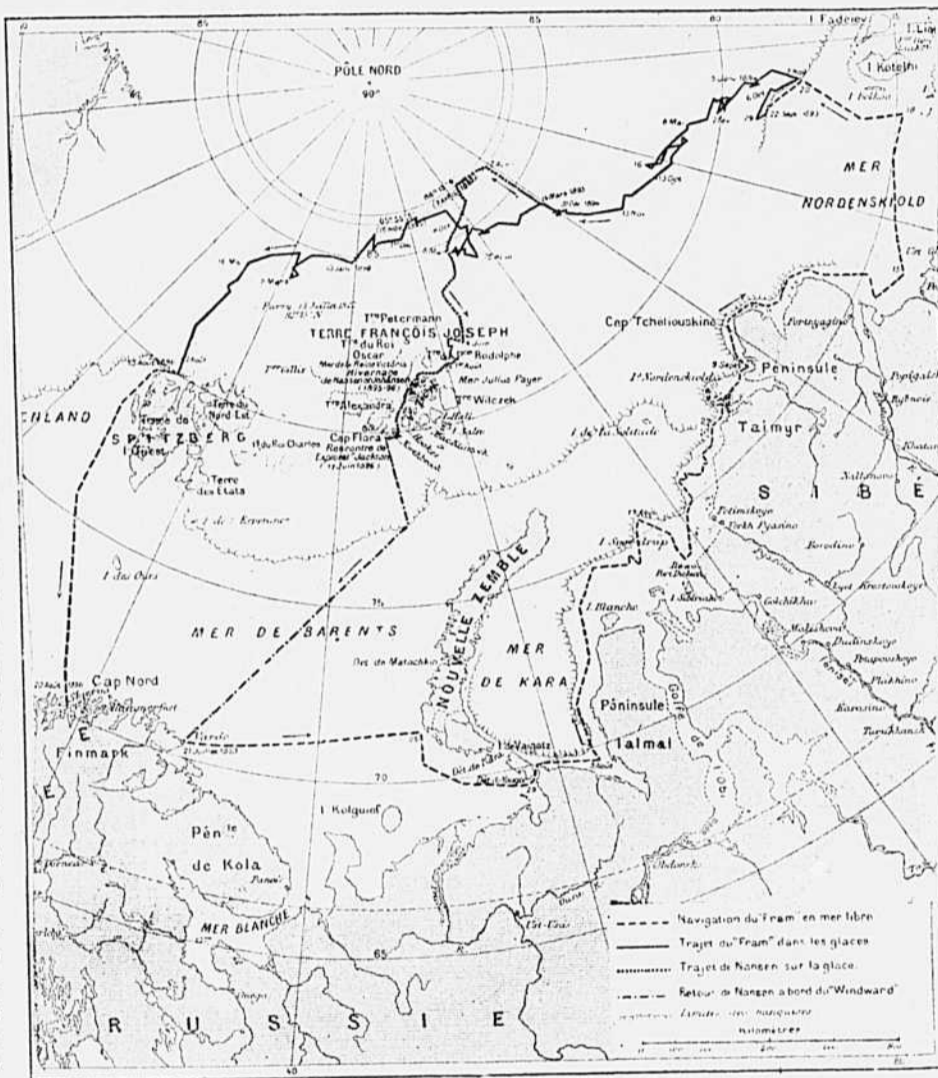
non seulement à l'hélice du *Fram*, mais aussi à son gouvernail : au-dessus de chacun de ces organes fut ménagé un puits au moyen duquel ils pourraient être l'un et l'autre remontés sur le pont, soit pour être réparés, soit pour être remplacés, soit pour être mis à l'abri quand le navire reposerait sur la glace.

Les principales dimensions du navire furent : longueur de la quille, 31 mètres ; longueur à la ligne de flottaison, 34 m. 50 ; longueur totale sur le pont, 39 mètres ; largeur extrême, 11 mètres ; largeur à la ligne de flottaison, 10 m. 40 ; profondeur, 5 m. 20 ; tirant d'eau à demi charge, 3 m. 80 ; déplacement à demi-charge, 580 tonnes ; à pleine charge, tirant d'eau, près de 4 m. 60, et déplacement, 800 tonnes.

Le *Fram*, avec ses chaudières pleines, pesant à peu près 420 tonnes, le Dr Nansen disposait de 380 tonnes pour son chargement. Ainsi, avec les provisions nécessaires pour assurer la subsistance de l'équipage et des chiens pendant une période dépassant cinq années, le navire pouvait porter du charbon pour plus de quatre mois de marche à la vapeur.

La machine, du système à triple expansion, était combinée de façon qu'on pût, si un accident se produisait, ou même si simplement on y trouvait avantage, se passer, en tournant quelques robinets, d'un ou de deux cylindres sur trois. D'une force de 220 chevaux, elle imprimait au *Fram*, en temps calme et lorsqu'il n'était pas surchargé, une vitesse de 6 à 7 nœuds.

(A suivre)



CARTE DU VOYAGE DE NANSEN. JUILLET 1893 — AOUT 1896.

LE POURQUOI DE LA CHOSE



Madame Rouleau.— Clara, je n'aime pas du tout que le jeune Oscar vienne aussi souvent ici.

Clara (qui cache son jeu).— Tu as bien raison, maman ; je suis bien heureuse quand arrive le moment où il s'en va.

Le petit frère.— Ah, oui ! J'sais bien pourquoi, moi.

Clara (furieuse).— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

Le petit frère (avec malice).— Parce qu'il t'embrasse toujours à la porte avant de s'en aller.

POÉSIE EN PROSE

LES CHEVEUX BLANCS

Bah, si mes cheveux blanchissent, — sont-ils rudes pour cela ? — Qu'est-ce que cela fait ? — Dites-moi si la rose, — la fleur des amours, — quand elle est blanche, — pique plus que la rouge ? — C'est tout le contraire. — Et le myrte de Vénus, — sur ses branches vertes, — entre ses feuilles fraîches, — fait éclore toutes blanches comme la neige — ses fleurs si jolies et si tendres. — Et le grand Jupiter lui-même, — pour les charmes de sa Léda, — se transforma jadis en cygne. — Voilà bien la preuve que l'Amour — aime les cheveux blancs — comme les plumes du cygne. — Que m'importe donc si je blanchis ? — Je ne m'en afflige guère, — car plus je deviens blanc, — plus je deviens beau, — et plus l'Amour vient à moi !

ATHANASE CHRISTOPOULOS.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Les requêtes des amateurs de théâtre à MM. Sparrow et Jacob, à l'effet d'engager Mr Wilton Lackaye et sa compagnie pour quelques représentations du beau drame : " Dr Belgraff ", ont été prises en considération.

Mr Lackaye s'est procuré la fameuse étoile du Garden Théâtre de New-York, Marie Wainwright, et a accepté de jouer " Dr Belgraff ", lundi et mardi.

Jamais cette pièce n'a été représentée à Montréal, et c'est une haute nouveauté, rehaussée de tout le talent des interprètes, absolument hors de pair, qui secondent Mr Wilton Lackaye. C'est un rôle similaire à celui de " Swengally " de " Trilby ", celui d'un savant, que Mr Lackaye nous a présenté avec tout le talent qu'on lui connaît.

Tous ceux qui ne l'ont pas vu dans ce rôle devront se hâter de l'y voir, car il y est d'une étonnante force.

Le reste de la semaine, nous aurons " King and Player " dont le principal rôle est également rempli par Mr Lackaye.

Cette pièce, basée sur une légende en rapport avec le grand acteur et auteur comique français Molière, traite des intrigues du temps de Louis XIV.

L'organisation de la pièce comprend, outre Mr Lackaye, quelques-uns des acteurs les plus en vogue de la scène américaine.

Nous y remarquons Mlles Marie Wainwright, Alice Evans. MM. For-

rest Robinson, Byron Douglas, Joseph Allen J. W. Rennie, Joseph Callehan et autres.

Matinées le mercredi et le samedi.

THÉÂTRE ROYAL

" The Boys of Kilkenny ", la nouvelle pièce irlandaise, est au Théâtre Royal cette semaine.

L'Irlande est justement considérée comme la terre classique du romantisme enfantant les poètes et les acteurs.

Pas une côte, pas une vallée de l'Ile Verte, est privée de sa tradition, de sa légende. Jusqu'aux vieilles rues de Dublin qui, chacune, ont leur histoire émouvante offrant à l'écrivain une mine inépuisable de sujets de roman. Aussi, la plupart des pièces qui ont réussi à la scène sont celles qui ont donné libre cours à ces histoires et légendes, présentant le caractère national avec la plus scrupuleuse vérité.

" The Boys of Kilkenny ", dernière production, est la véritable et vivante image de la vie irlandaise à cette fin de siècle. Remplie de situations comiques, d'incidents émouvants, de scènes neuves, la plus complète certainement depuis Boucicaut.

Nous en jouirons toute cette semaine et les amateurs profiteront bien certainement de cette opportunité, car c'est la véritable pièce populaire à succès.

BUFFALO BILL

Buffalo Bill et sa célèbre compagnie : *Buffalo Bill's Wild West*, viendra visiter Montréal au mois de juillet prochain.

Cette exhibition, unique au monde, tant par l'originalité de ses multiples exercices que par le grand nombre de ses artistes, aura à Montréal tout le succès qu'elle mérite. Exercices équestres, chasses au buffalo, scènes de la vie des prairies, superbes défilés des troupes de tous les pays du monde, voilà ce que présente cette étonnante compagnie dont le directeur, le célèbre Buffalo Bill (colonel W. E. Cody), est bien lui-même la plus extraordinaire personnalité.

Nous reviendrons sur le programme détaillé de tout ce que la *Buffalo Bill's Wild West Co.* nous réservera de surprises. Nous tenions, pour aujourd'hui, à prévenir le public de la bonne fortune qui lui survient par l'arrivée en nos murs de la plus intéressante et considérable exhibition équestre du monde entier.

PARC SOHMER

Avec le printemps nous allons avoir l'ouverture du Parc Sohmer pour la saison de 1897. C'est en effet le 24 mai, que cet établissement ouvrira ses portes au public. Ce charmant lieu de plaisir est trop connu des Montréalais pour qu'il faille insister sur le plaisir que va causer à tous les habitués sa réouverture annuelle.

Quel plus grand enchantement d'entendre l'excellente musique du maestro Lavigne, de voir défiler toutes les célébrités lyriques et acrobatiques des deux continents et de respirer, assis confortablement ou se livrant au plaisir de la promenade sur la magnifique terrasse du Parc, l'air pur du Saint-Laurent.

Le Parc Sohmer, par la modicité de ses prix, la variété et la qualité de ses attractions, l'excellence de son orchestre, est un établissement unique en son genre et bien digne de la faveur dont il jouit auprès des Montréalais.

PALLADIO.

DEVINETTE



— Dites donc la mère ! Où est donc votre demoiselle ?
— Mais elle est ici, messieurs, ne la voyez-vous pas ?

Sens de Salsepareille.

Toute salsepareille est salsepareille. C'est vrai. De même que tout thé est thé, toute farine est farine. Mais les qualités diffèrent. Vous voulez la meilleure. Il en est ainsi pour la salsepareille. Il y a différentes qualités. Vous voulez la meilleure. Si vous vous connaissiez en salsepareille aussi bien que vous vous connaissez en thé et en farine, ce serait chose facile de déterminer la qualité. Mais vous ne vous y connaissez pas. Comment le pourriez-vous? Quand vous allez acheter un article dont vous ne connaissez pas la valeur, vous choisissez une ancienne maison et vous avez confiance en son expérience et sa réputation. Faites ainsi quand vous achetez de la Salsepareille.

La Salsepareille d'Ayer est connue depuis 50 ans. Votre grand-père a pris de la Salsepareille d'Ayer. C'est une médecine de bonne réputation. Il y a beaucoup de salsepareilles — mais seulement une vraie, celle d'Ayer. Elle guérit.

Mme X... n'a jamais quitté Montmartre, mais elle a la manie innocente de faire croire qu'elle a visité l'Europe dans tous ses coins.

— Lorsque vous êtes allés à Venise, lui demanda un auditeur du récit de ses voyages, avez vous vu le lion de Saint-Marc?

— Si je l'ai vu! je crois bien, je l'ai vu juste au moment où on lui apportait son repas.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an	\$2 00	Un an	50 cents
Six mois	1 00	Six mois	25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

Une Recette par Semaine

Pour reconnaître si le lait est pur ou non, on prend une aiguille d'acier que l'on frotte bien pour n'y laisser adhérente aucune matière grasse. Cette aiguille, on la plonge dans le lait, puis on la relève verticalement. Si le lait est pur, il en reste une goutte à la pointe. — N'en reste-t-il pas du tout, il y a gros à parier que le lait a été "allongé" et dans des conditions frauduleuses.

B. DE S.

Au Tribunal:

Le président — Comment! malheureux, vous vous trouvez dans la rue au moment de l'incendie, et vous volez la montre du plaignant, au lieu de faire la chaîne?

Le prévenu. — Mon président, elle n'était pas avec...

TRIO DE PROVERBES

Pour vanter un beau jour, attends sa fin.

×

La veille de la Chandeleur, l'hiver se passe ou prend vigueur.

×

Mal se garde du larron qui l'en ferme dans sa raison.

SANCHO PANÇA.

Crétinot a une maladie d'yeux; il va consulter un spécialiste.

— Ne sortez qu'avec des conserves fumées, lui dit le docteur.

— Ah?

— Vous savez ce que c'est?

— Parfaitement.

Depuis lors, on ne rencontre plus Crétinot qu'avec un jambon sous chaque bras.

BONNE PRÉCAUTION



Bouleau. — Que fais-tu là?

Rouleau. — Je peins mon nom dedans ce parapluie, tu le vois bien.

Bouleau. — Et pense-tu que cela empêchera quelqu'un de te le voler à l'occasion?

Rouleau. — Je te promets que si l'homme qui avait ce parapluie avant moi avait peint son nom dedans, je n'aurais jamais eu le nerf de le lui prendre.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Il semble qu'après l'éclatant succès du concert des élèves du Conservatoire National de Musique, la chose est jugée et que le public ne peut refuser ses encouragements les plus effectifs à ceux qui ont su obtenir de tels résultats. Tout était bon dans cette manifestation d'un ensemble extrêmement satisfaisant, mais au dessus de laquelle surmontaient, absolument hors de pair: le solo de violon du jeune Arnoldi. Celui de piano de Mlle Rosalie Lalonde, l'air du Pardon de Mlle Landry et les chœurs de femmes.

Devant de pareils résultats obtenus en deux saisons, il n'y a qu'à s'incliner et à laisser la parole au public, grand et seul dispensateur du succès. Qu'il nous soit permis néanmoins de regretter que la Salle du Windsor n'ait pas été pleine à s'écrouter le 22 avril, un semblable concert, à un si minime prix d'entrée, aurait dû ne pas laisser une place vide.

Que chacun reconnaisse le zèle des administrateurs de la Société Artistique Canadienne, le dévouement et le savoir des professeurs du Conservatoire en prenant des scriptums à chacun des tirages de la Société.

X..., l'architecte, est bien connu pour son excessive paresse:

— Savez-vous pourquoi ses maisons n'avancent pas? disait quelqu'un.

— Parce que?

— Parbleu! parce qu'elles restent toujours en plans!

LA TOUX

La plus tenace est apaisée rapidement avec quelques doses de Baume Rhumal.

L'action de ses principes sédatifs et balsamiques modifie les sécrétions irritantes des bronches; le calme qu'il procure est réellement réparateur.

Sel de Coleman LE MEILLEUR POUR LA TABLE, ET LA LAITERIE
SANS EGAL QUAND A LA QUALITE
CANADA SALT ASSOCIATION, CLINTON, ONT.



REMEDE NATUREL POUR LES Attaque d'Epilepsie, mal caduc, Hysterie, Danse de St. Vite, Maladies Nerveuses, Hypochondrie, Melancolie, Inebriete, Insomnie, Etourdissement, Debilité du cerveau et de la moelle epiniere, &c.

Cette médecine agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Elle est parfaitement inoffensive et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROCHE & CIE, Québec.

Petit dictionnaire fantaisiste:
Charmeuse. — Femme qui sait dompter tous les serpents, excepté celui de la jalousie.
Faiblesse. — La force de la femme.
Force. — La faiblesse de l'homme.
Potence. — Le plus désagréable des instruments à cordés.

LA LEÇON DE LECTURE



C'est à une leçon de lecture qu'assistent ces enfants. C'est à une leçon de tempérance que devraient assister ceux qui, oubliant leur dignité, se dégradent en abusant des liqueurs alcooliques. Ils n'ont plus qu'une ressource en ce cas c'est de se remettre aux soins éclairés du Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis ou de s'adresser à Mr J. H. Chasles, 513 Av. Laval.

Tous les philosophes devraient naître avec trois mille francs de rente à Paris et deux mille en province, ni plus ni moins. — ERNEST RENAN.

TEABERRY
FOR THE **TEETH**
PLEASANT AND HARMLESS TO USE 25c.
ZOPESA-CHEMICAL CO. TORONTO

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix a chaque tirage ordinaire :

Table listing prizes: Un Prix Capital de la valeur de \$1000 00, Un Prix de la valeur de \$400 00, Un Prix de la valeur de \$150 00, etc.

PRIX APPROXIMATIFS :

Table listing approximate prizes: 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun... \$100 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

- Eh bien ! docteur, disait un journaliste à sa dernière heure, je crois que je suis perdu. - Il y a encore un peu d'espoir. - Non, je sens que tout est fini ; ne cherchez pas à me consoler, la Mort a donné son bon à tirer.

On a rapporté à Z..., le roi des gourmands, une très belle langouste.

Le lendemain, il s'empresse d'aller remercier :

- C'était délicieux, dit-il. - Aviez-vous quelque invité ? - Nous étions deux seulement. - Qui cela ? - La langouste et moi.

NOUS L'ENVOYONS

GRATUITEMENT A TOUS LES HOMMES

NOUS VOUS ENVERRONS PAR LA MAILE, en un simple paquet, GRATIS ET FRANCO, les puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, avec la garantie absolue de guérison de LA VITALITE PERDUE, FAIBLESSE, VARICOCELE. Arrêtez pour jamais toute circulation anormale dans la canalisation humaine. Rétablissez de suite la santé et la parfaite vitalité.

Nous avons foi dans notre traitement et, si nous n'étions pas sûrs de vous guérir, nous ne vous enverrions certes pas notre remède, payable à votre convenance et après complète satisfaction seulement.

WESTER MEDICINE CO. (Incorporated), 153 Bullard Block, KALAMAZOO, MICH.

A L'ÉCOLE

Le bon élève.—Pour montrer quelque un ou quelque chose, on s'sert du pneumon démonstratif.

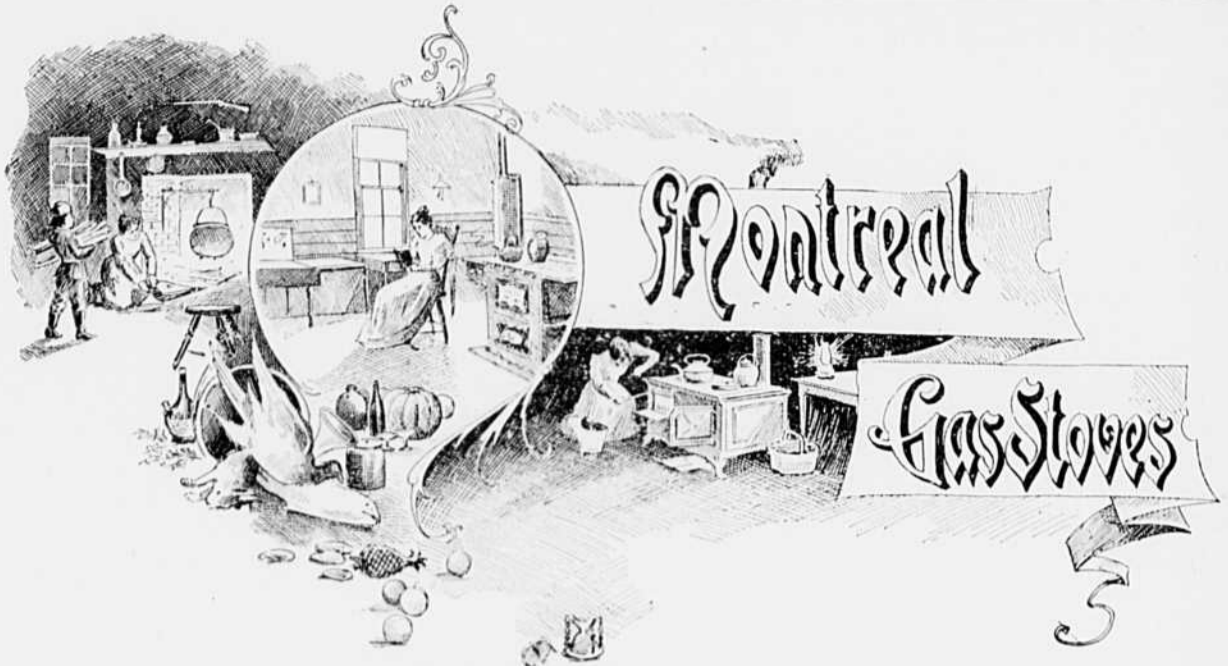
Le mauvais élève.—Ben, mei, je m'sers de mon doigt...

On donnait, l'autre jour, une représentation de Cartouche dans une petite ville de province.

Et l'affiche portait :

“Les rôles de voleurs seront remplis par des amateurs de la ville.”

Aux Femmes Malades. Votre docteur a-t-il failli de vous guérir ? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un Traitement Domestique qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai GRATIS prudemment tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. DUBOIS, 578 Rue St. Paul, Montréal.



Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

... Notre Poêle de Cuisine No 8, prêt à s'en servir, \$16.00 net, payable en donnant l'ordre, ou sera loué à des personnes responsables à \$6.00 par année, le poêle devenant la propriété du locataire quand il en aura payé le loyer pendant trois ans.

Un Anglais se présente aux bureaux de renseignements de la gare d'Orléans.

- Combien coûte l'expédition d'un cadavre de Paris à Londres ? dit il.

On lui donne le renseignement demandé, en l'engageant à venir traiter avant six heures.

- Ah ! ce n'est pas si pressé, répond l'Anglais ; c'est pour moi, qui désire être enterré en Angleterre... plus tard !!

Bec-Salé est à l'agonie ; il s'évanouit. - Vite de l'éther, des sels, du vinaigre.

On ne trouve, au fond d'un vieux placard, qu'une bouteille d'eau-de-vie, aux trois quarts vide ; faite de mieux, on place le goulot de la bouteille sous le nez en fleur du moribond.

Mais l'ivrogne, clignant de l'œil et tendant le bec avec un dernier sourire :

- Plus bas, mes amis, plus bas !

Madame X..., qui est encore charmante, a une fille de dix-sept ans, jolie à ravir.

- Je suis sûr, lui dit quelqu'un, que, ravissante comme elle est, votre fille ne manque pas d'épouseurs.

- Non, certes, réplique Madame X... en souriant, mais je suis encore trop jeune pour la marier.

Aux examens : L'examinateur.—Quelle était jadis la principale industrie de Vendôme ?

- Les fonderies.

- Très bien. — Donnez-m'en un exemple ?

Le candidat (après réflexion).—La colonne Vendôme, Monsieur.

Estampes Anciennes . .

Librairie LOUIS BIHN

69, Rue de Richelieu, 69

PARIS, FRANCE

Portraits Russes et Américains. Gravures Anglaises et Françaises du XVIIIe Siècle, en noir et en couleurs.

Au village.

- Eh bien ! père Mathieu, vot' gas a-t-il trouvé une bonne place à Paris ?

- Ovi-da ! Il est entré dans un café comme plongeur (laveur de vaisselle) lui qui, en partant, ne savait même point nager.

Dans un magasin de librairie :

- Bonjour Mademoiselle.

- Bonjour Madame.

- Je voudrais une arithmétique pour notre petit garçon.

- Bien, Madame, de quel auteur ?

- Ma foi, j'ai point regardé la hauteur, mais il y a pas besoin que ce soit si grand pour c't'enfant.

- Oui, mon cher ami, j'ai été trois fois fiancé, et j'ai été trois fois malheureux.

- Comment cela ?

- La première n'a plus voulu de moi, la seconde est morte au moment où nous allions nous marier, et la troisième est ma femme.

Un Anglais prend une leçon de français.

Son professeur lui dit que le mot cage est un substantif féminin.

Et l'Anglais, narquois :

- Alors, pourquoi dit-on : les oiseaux chantent dans les beaux cages ?

Au Grand Café, entre habitués, après une longue discussion sur l'événement du jour :

- Qu'est-ce que c'est encore que toutes ces histoires turques et cette déclaration de guerre ?

- Bih ! rien de plus facile à comprendre : le roi de Grèce fait le cop, et la Turquie vent lui couper la Crète.

SUR LA ROUTE



Le Stearns est toujours en avant. Sa réputation est d'être léger, roulant, facile à diriger ; elle est prouvée par des luttes mémorables accomplies sur les pistes et sur les côtes. Il est fait avec un soin extrême, pas une once d'exécédant dans aucune de ses parties ; les billes sont aussi finies qu'il est permis de le faire ; les supports aussi forts que l'acier le comporte. Ce sont les secrets du roulage facile et de la réputation des Stearns.

E. C. STEARNS & Co., MANUFACTURIERS, TORONTO, ONT. AMERICAN RATTAN Co., AGTS Canadiens pour la vente TORONTO.

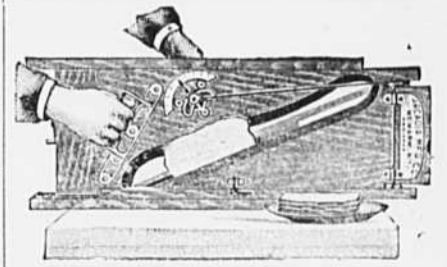
MCPHAIL & LOYD, AGENTS, 248 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Le petit Durapiat à son père :

- Papa, qu'est-ce que tu me donnes pour le premier de l'An ? Puisque tu ne veux pas m'acheter de jouets, donne-moi des étrennes utiles...

Le baron Durapiat, après réflexion.

- Eh bien, c'est entendu ;... je te ferai couper les cheveux !



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc. . . . RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de

COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 6 Rue St-Laurent.

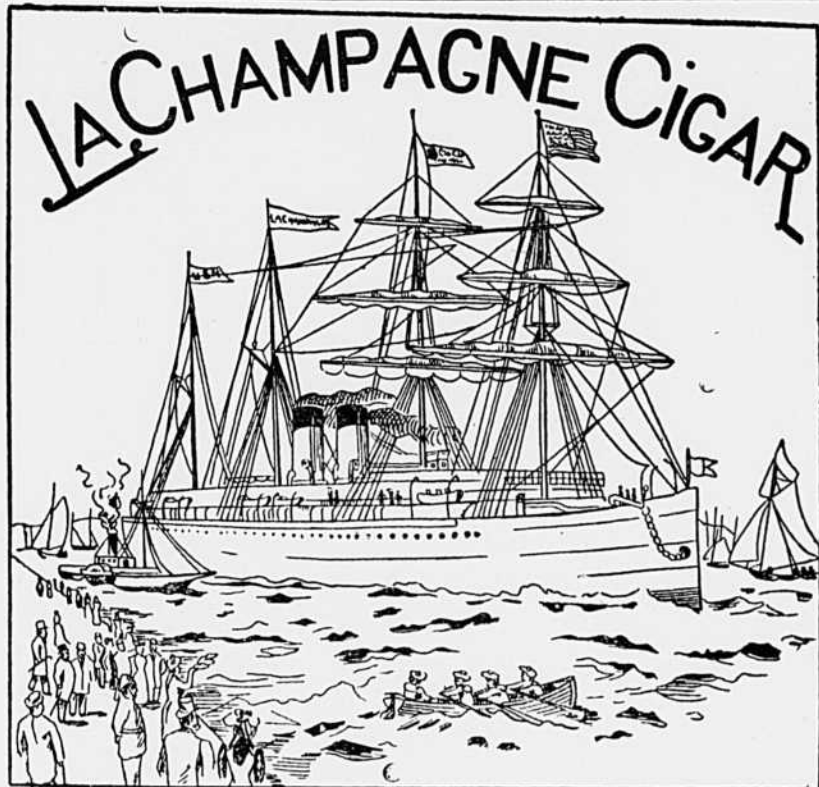
Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger. 2e PRIX MODÈRES



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.

Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 24 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
 Rue Craig, 516, Montreal.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 75



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mde L. Crevier, Mme Art Roy, Edouard Bois, Arthur Payette, P O Richard (Montreal), Edmond Bussière (St Sauveur de Québec), Peter Bennack, J Grégoire, A Grégoire (Cohoes, N Y), Mme L. A Pelletier, Mlle Corinne Chartrand, J G Bouillon, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Mde J S Aubin, Mlle Cordelia Morneau (Lowell, Mass), Alexis Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle Orléans, La), Julien Desnoyers, Christie Hickory (Waitsfield, Vt).

Bois, 172 St Martin (Montréal, Qué), Mme L A Pelletier 214 Mason (Fall River, Mass), Mde J S Aubin (Lowell, Mass), Alex Derbès (Nouvelle Orléans, La), Christie Hickory (Waitsfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mr Edouard

Columbia

Bicycle

"Mille dollars n'achèteront pas un meilleur bicycle que ceux de la marque "Columbia",--- meme pas aussi bon,---parce qu'il n'a pas de supérieur."

\$100 POUR TOUT LE MONDE

Les "Hartfords" viennent après, \$85 et \$65



POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

La plus grande manufacture de bicycles du monde entier. Une étendue de 17 acres en planchers.

Succursales et agences dans presque toutes les villes et les villages. Si les "Columbia" ne sont pas représentés dans votre voisinage, faites nous le savoir.

Vous devez connaître tout ce qui a rapport à ces bicycles. Envoyez demande pour le plus joli catalogue de bicycles qui ait jamais été publié. Gratuit, si vous le demandez à n'importe quel agent des "Columbia"; de nous, par la maille, pour un timbre de deux centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG qui est notre agent à Montréal.

PROPOS DE TROUPES

Champêtre.—Et que dirais-tu, Fleur des Champs, s'il se mettait à pleuvoir du vin?

Fleur des Champs.—Je serais trop plein pour rien dire.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

12 MAI '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	54,833 a gagné le prix de	\$1,000.
DU	do	72,519	do 400.
28 AVRIL	do	21,456	do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

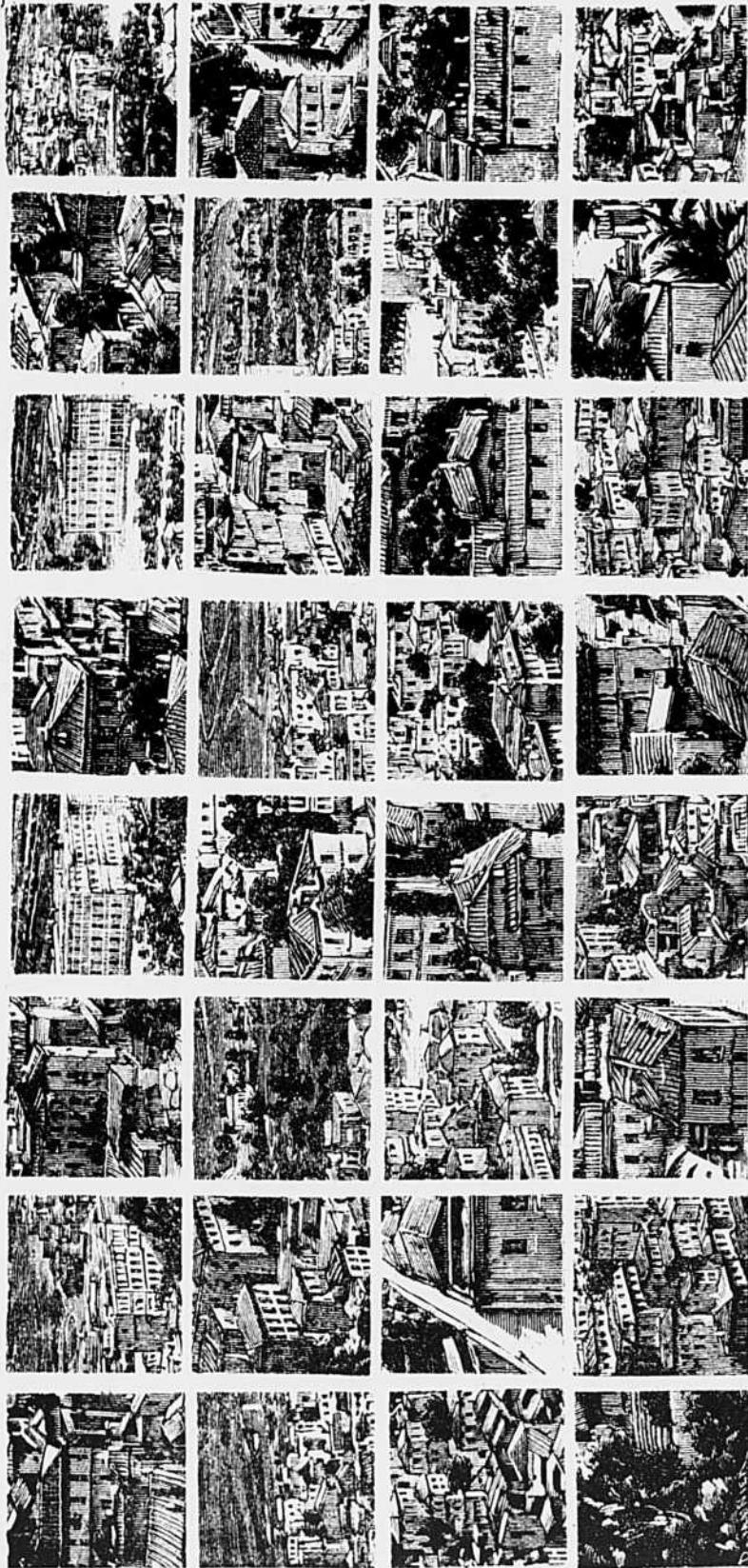
DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Flueurs Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupule, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moelle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.
Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.
Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 77



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE PANORAMA DE LA VILLE D'ATHENES.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 13 mai, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
23 j 8

There's No Use Wasting Words for
Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

SEPT ... MILLIONS

Un gros nombre, n'est-ce pas? Néanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière étrangère contenue dans ces petites bouches des pores et qui menace votre santé? Le bain turco-russe nettoie, purifie et ventile les pores — ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.

Bains, durant le jour, 75c. Le soir, jusqu'à dix heures, 0c.
Jour des dames, les lundis avant-midi et les mercredis après-midi.

OUVERT TOUTE LA NUIT

BAINS LAURENTIENS ..
Angle des rues Craig et Beaudry

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

30 pour cent

... DE ...
COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société ...

Nationale de

Sculpture ..

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.